

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

BREVETÉ SPÉCIAL



TAILLEURS

POUR

Dames



BREVETÉ SPÉCIAL



Couturier

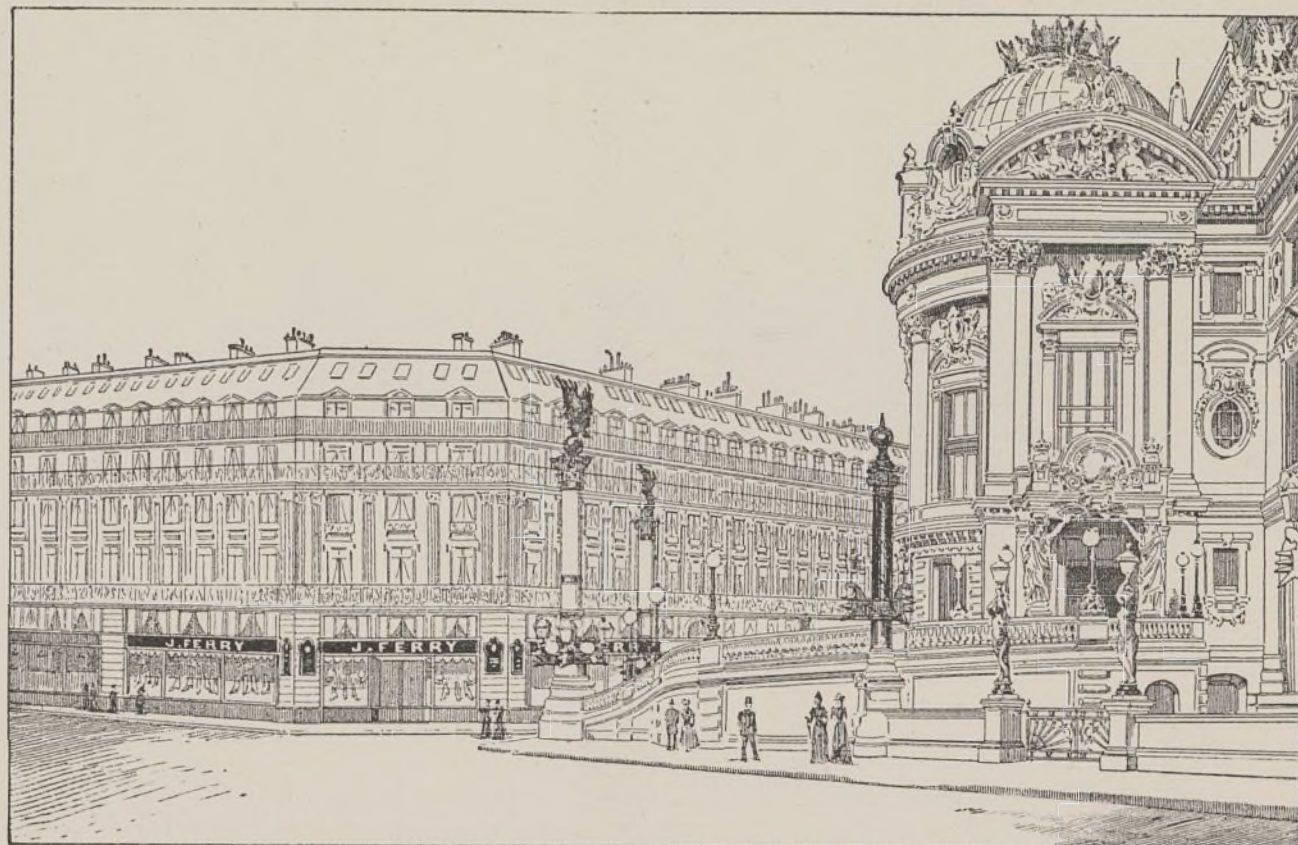
REDFERN
242 RUE DE RIVOLI
PARIS



SCOTCH TAILOR **ABERDEEN** 1, RUE AUBER



Leoty

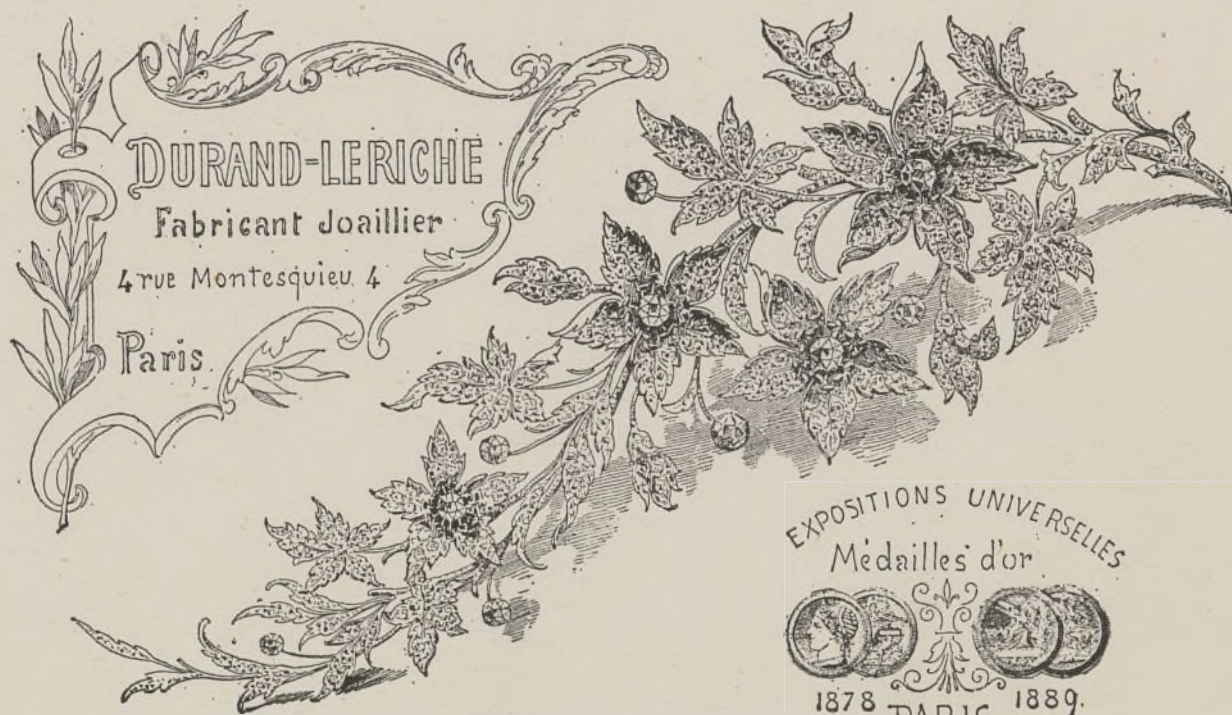


CHAUSSURE FERRY. — 11, rue Scribe et 2, rue Auber.



EFFETS DU FUSIL ANGLAIS CHOKEBORED GREENER
A longue distance.

A. GUINARD, seul agent, 8, avenue de l'Opéra, **PARIS**



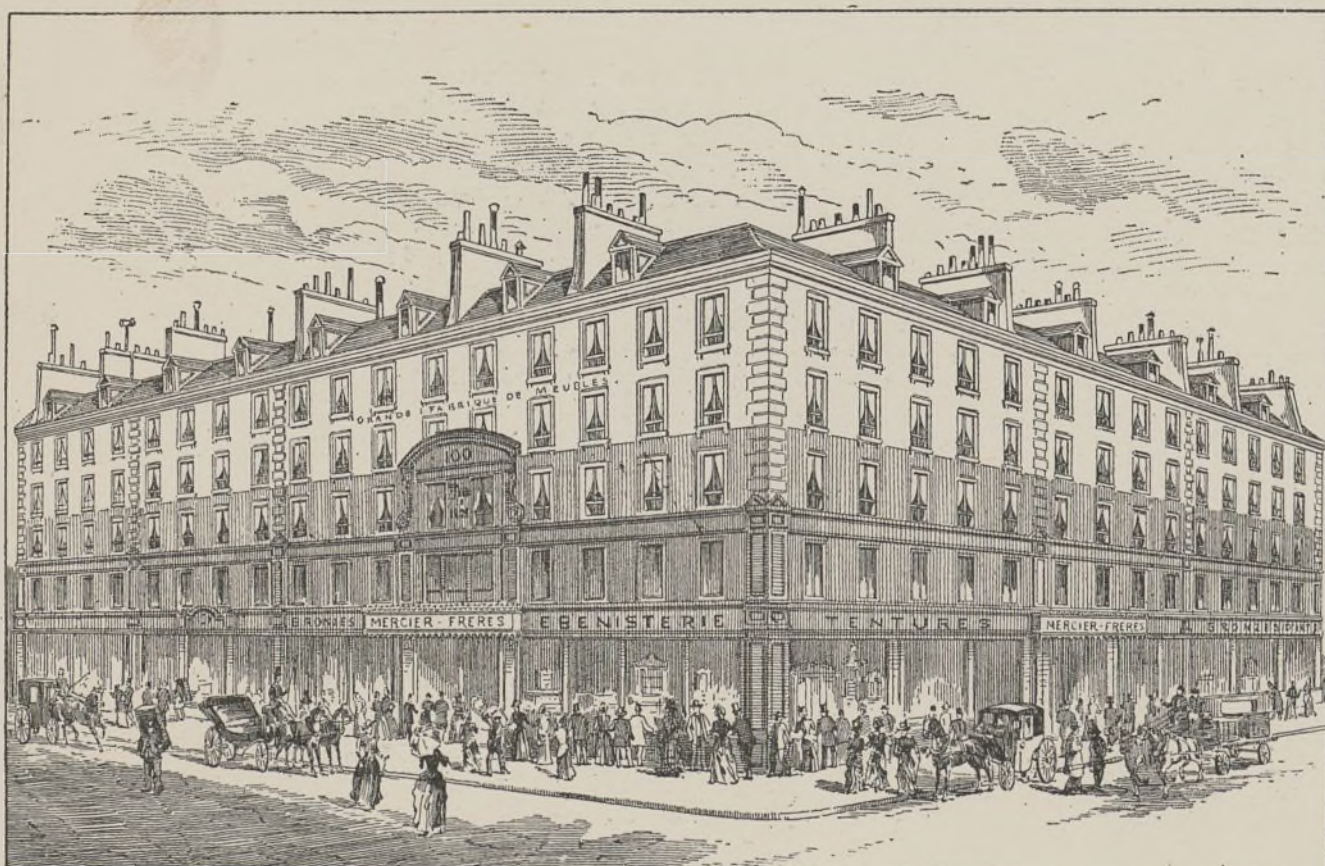
DURAND-LERICHE

Fabricant Joaillier

4 rue Montesquieu 4

Paris

EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Médailles d'or



AMEUBLEMENTS. — **MERCIER FRÈRES**, 100, faubourg Saint-Antoine. — Paris



SEULE VÉRITABLE EAU DE BOTOT
17, rue de la Paix. — Paris.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE



Ayuntamiento de Madrid
PASSAGE JOUFFROY PARIS

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Mars 1891



LA TROUPE DES DAHOMÉENS, AU JARDIN D'ACCLIMATATION



GOUMA, CHEF DES AMAZONES



ALFA, CHEF DES GUERRIERS

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Prenez garde à la Peinture ! par CHARLES DELORT.

Au Moulin-Rouge, par F. DE MYRBACH.

Les Dahoméens au Jardin d'Acclimatation, par
T. G. Illustré de photographies directes.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

Le Ki-Ba-Kaou, jeu nouveau par GEORGES LAUN.

Les Livres, par R. M.

Acquittée, roman par FORTUNÉ DU BOISGOBEY (première partie). Illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

Mère-Nourrice, par FRANÇOIS COPPÉE. Illustrations en couleurs de J.-F. RAFFAELLI.

Le Bésigue Chinois, par ÉDOUARD CADOL, illustrations de J. DE MENCINA-KRESZ.

Une Douche, par A. ERHARD. Illustrations de FERDINAND BAC.

COUVERTURE : *La Mi-Carême,* par LUCIUS ROSSI.

Le Mois Parisien

Le retour de l'Angelus. — La Fille Élisa et Thermidor. — *Vente Champfleury.* — *Le mariage Hugo-Daudet.* — *De Saint-Petersbourg à Paris à pied, en troïka, sur des échasses.* — *Les jours gras.* — *L'assaut d'adieu de Louis Mérignac.* — *L'impératrice Frédéric à Paris.* — *L'Art français à Berlin.* — « Lohengrin » à Rouen.

L'Angelus de Millet, retour d'Amérique, a maintenant pris place avenue Velasquez, dans la magnifique galerie de M. Chauchard, entre le *Matin*, de Corot, provenant de la vente Crabbe, et le *Pâturage normand*, de Troyon, acquis à la vente Trétrakoff.

Ce chef-d'œuvre a pérégriné pendant quinze mois aux États-Unis où il a été successivement exhibé à Chicago, Détroit, Philadelphie, Montréal, Boston, Syracuse, Buffalo et New-York, moyennant un droit d'entrée de 50 cents ou 2 fr. 50 par visiteur. C'est un bénéfice net d'un demi-million qu'a recueilli l'*American Art association*, société qui organise, là-bas, des promenades de tableaux célèbres.

Elle avait payé l'Angelus 530,000 francs, tous frais compris. Elle l'a revendu, on le sait, 750,000 francs à M. Chauchard.

Malheureusement, cette belle opération financière ne profite pas aux héritiers de Millet.

Peut-être serait-il équitable que l'auteur d'un tableau ou ses héritiers touchassent un droit sur les sommes produites par l'exhibition de ce tableau. Si Millet eût été un dramaturge et qu'il eût fait une pièce à succès intitulée : *l'Angelus*, il ne fût venu à l'idée de personne qu'il ne dût pas toucher une part du produit de la représentation de sa pièce. Qu'un drame soit écrit ou peint, il doit, dès qu'il est soumis au jugement du public payant, rapporter des droits d'auteur.

L'interdiction de la *Fille Élisa* et de *Thermidor* a défrayé la chronique du mois. La *Fille Élisa*, tirée par M. Jean Ajalbert du roman de M. de Goncourt, est une pièce plus triste que pornographique. La langue qu'y parlent les personnages n'a rien d'affriolant. C'est de l'argot bien navrant, bien plat. Toutefois, à la lecture, la dernière scène de ce petit drame produit une impression poignante et arrache au penseur un cri de pitié. Peut-être le gouvernement eût-il été mieux inspiré en abandonnant au public le soin de juger l'œuvre et de la laisser, s'il la trouvait mauvaise, tomber devant l'indifférence croissante d'une salle de plus en plus vide.

L'interdiction de *Thermidor* ne semble pas se justifier davantage. On a sacrifié à un petit groupe de tapageurs des intérêts fort respectables, spécialement ceux de l'Art et de la Liberté. N'aurait-on sacrifié que les intérêts matériels de la Comédie-Française et de M. Sardou, que ce serait déjà trop. Si l'on cède aux violents, ils pourront faire interdire, sous un prétexte quelconque, n'importe quelle pièce. Demain ils s'en prendront à une exposition de tableaux. Un autre jour, ils feront fermer les boutiques des commerçants qui leur déplairont. Ce sont ces violents qui gouverneront, pour la plus grande gloire de la Terreur... Nous n'en sommes pas là, Dieu merci, mais c'est un acheminement. Ceux qui jettent des sifflets sur la scène sont ceux qui se plaignent qu'on n'en coupe pas. Il peut paraître fâcheux qu'on leur donne implicitement raison.

Les souvenirs de la Révolution ont fait prime à la vente Champfleury. Bien entendu, c'est le musée Carnavalet qui a provoqué les surenchères. On a vendu à cinq louis pièce des images populaires, comme *M. Lepelletier assassiné le 20 janvier 1793*. Les programmes des fêtes de l'An X ont été payés 50 francs pièce, et l'affiche de la *Bonne bière de mars* a atteint 140 francs. Le graveur Bredin, dont Champfleury a écrit la triste histoire dans *Chien-Caillou*, a obtenu un succès égal à celui d'Henri Monnier, dont les moindres dessins ont été vendus de 150 à 200 francs. Enfin, des images d'Épinal à un sou : *le Juif errant*, *Crédit est mort*, *M. et Mme Denis*, *Barbe-Bleue*, etc., ont trouvé acheteur à deux francs pièce. Tout le monde aujourd'hui est collectionneur, et l'on collectionne les objets les plus enfantins. J'ai connu un grave juriste qui faisait une collection de soldats de plomb. Ma foi, il y en avait vraiment de fort jolis. On commençait par sourire de sa manie, puis l'on s'intéressait à ces petits bonshommes. Je me rappelle une certaine soirée à laquelle il avait invité les gens les plus graves : des députés, des sénateurs, des journalistes. La conversation tomba sur sa collection. Il alla la chercher boîte à boîte. On la regarda, on s'en amusa, et bientôt des bataillons de petits soldats envahirent la table, les guéridons, le dessus des meubles et de la cheminée. Les nouveaux arrivants étaient d'abord un peu étonnés, mais se mettaient promptement à faire joujou comme les autres : — Ah ! dit un député, si nos électeurs nous voyaient !

— Bah ! répliqua notre hôte, cela vaut mieux que de créer de nouveaux impôts.

Deux eaux-fortes de Rodin représentant Victor Hugo figuraient dans la vente Champfleury. Elles ont été acquises par M. Paul Meurice. Quand Rodin étudiait Hugo pour faire son buste, il notait dans sa pensée les traits du maître, et, rentré chez lui, il retraçait de mémoire, d'un crayon génial, les observations qui l'avaient frappé.

Hugo ne voulait pas poser. Il invitait Rodin à dîner et c'est pendant ou après le repas que le grand sculpteur s'inspirait de la physionomie de l'auteur des *Châtiments* et de *l'Art d'être grand-père*.

Les eaux-fortes de la collection Champfleury sont des études jetées sur le cuivre en revenant de chez son immortel modèle.

A cette époque, Victor Hugo était entré dans la période de sérénité, et il ne s'intéressait plus guère qu'à ses petits-enfants. Il eût voulu vivre assez vieux pour assister au mariage de sa petite-fille Jeanne. Bien entendu, il ne prévoyait pas Léon Daudet, qui n'était encore qu'un collégien. Cette joie lui a été refusée. Néanmoins, on peut dire qu'il était présent à la magnifique cérémonie du 12 février, où son souvenir avait réuni tant de sympathies illustres. Nous avons revu là, groupés, tous les amis de Victor Hugo que la mort du maître a dispersés et qui, en présentant leurs hommages aux jeunes mariés, songeaient surtout au grand poète qui a été la gloire de notre pays, et qui a semé dans le monde tant de nobles et généreuses idées.

Le lieutenant Alexandre Iwanowitch Winter nous a prouvé, ce mois-ci, que la Russie n'est pas aussi éloignée de la France que certains gallophobes voudraient nous le faire croire. Il a effectué, en trente-neuf jours, le trajet de deux mille kilomètres qui sépare Saint-Petersbourg de Paris. Sa plus longue étape quotidienne a été de seize lieues ; sa plus courte, en un jour d'indisposition, a été de sept lieues et demie. Des reporters nous ont appris qu'il avait usé, dans le trajet, deux paires de bottines et deux paires de gants. Peut-être, quand il avait les pieds fatigués, marchait-il sur les mains. On lui a fait, à Paris, une réception enthousiaste, et on l'a guidé à travers tous les plaisirs : théâtres, concerts, banquets, bals, exécution d'Eyraud, etc. Cette dernière distraction a paru un peu macabre... Mais il en a vu bien d'autres, et l'échafaud est encore moins tragique que le knout ou la potence.

Bien entendu, le voyage du lieutenant Winter a surexcité l'imagination des touristes. Un autre Russe, M. Enatsky, a parié vingt mille roubles qu'il se rendrait à Paris, en troïka, en quatre-vingts jours. Le pari a été tenu par un Anglais qui, pour surveiller son co-parieur, l'a suivi dans ce long voyage. J'ignore le nom de cet Anglais, mais on pourrait l'appeler Lord Calino.

Un pari plus extraordinaire, c'est celui de M. Sylvain Donon, qui offre de faire, sur des échasses, le même voyage que le lieutenant Winter. Ses échasses lui permettraient d'enjamber dix-huit à vingt lieues par jour. Je consens à admirer ces tours de force, mais j'admire davantage le chemin de fer, qui permet de franchir non vingt lieues par jour, mais deux cents et plus. Il y a de braves gens qui aiment à se fatiguer fort inutilement.

Le carnaval, qu'on avait essayé de galvaniser cette année, a ressemblé à celui des années précédentes. Absence complète de masques convaincus. Rien que des mascarades commerciales : mousquetaires du savon, marquises du dentifrice, troubadours des pastilles contre la toux. Le bœuf gras, dont on avait annoncé la rentrée glorieuse, a décliné les honneurs du triomphe. Nous n'avons eu comme joyeuseté des jours gras, qu'un banquet de symbolistes, en l'honneur des mascarades du style. Il y a cependant un public pour les exhibitions de gens costumés. Le désir de voir un costume est tel que les badauds se rassemblent, ce jour-là, en ouvrant des grands yeux, autour d'un lignard qui passe, d'un groom de cercle qui court mettre une lettre à la poste, ou d'une nourrice en costume d'alsacienne. Est-ce une vraie nourrice ? Est-ce une femme costumée en nourrice ? La foule la regarde et reste béante.

Louis Mérignac va donner, au Nouveau-Cirque, son assaut de retraite. Pour la dernière fois, le 7 mars, l'ancien *tireur noir*, la première épée du monde, va tirer en public avec des amateurs dont beaucoup sont ses élèves.

Mérignac n'a jamais refusé à personne le redoutable honneur de se

mesurer avec lui. Pendant l'exposition de 1867, il remporta de nombreux succès contre les principaux maîtres d'armes étrangers.

On se rappelle ses mémorables assauts contre Staat, contre Robert aîné, contre Antoine d'Espeleta, contre le baron de San-Malato, au *Figaro*, contre Vigeant, chez M. Dollfus, contre Hottet, au Cirque d'Hiver, contre Désiré Robert, au Grand-Hôtel, contre M. Tony Girard, chez le prince A. de Chimay.

Professeur admirable, doué d'un à-propos extraordinaire, d'un doigté d'une finesse exquise et d'une vitesse foudroyante, il a formé plus de deux mille élèves, dont quelques-uns, comme M. Chevillard, sont de première force; mais son meilleur élève est son fils, Lucien Mérignac, qui est admirablement doué et qui continuera les glorieuses traditions de cette dynastie de rois de l'épée.



L'impératrice Frédéric, mère de l'empereur Guillaume II, a fait un séjour à Paris sous le nom de comtesse de Lingen.

Elle était accompagnée de sa plus jeune fille, la princesse Marguerite de Prusse, de la comtesse Perponcher, sa dame d'honneur, et du comte Seckendorff, grand-maitre de sa cour.

L'impératrice Frédéric est arrivée à Paris le jour même où l'impératrice Eugénie le traversait pour se rendre à San-Remo, et il s'en est fallu de quelques heures que ces deux souveraines, si douloureuse-

ment éprouvées dans leurs affections et dans leurs rêves d'avenir, ne se trouvaient face à face.

L'auguste visiteuse n'a pas perdu son temps parmi nous. Elle aime beaucoup Paris, elle en a visité toutes les curiosités mondaines, — et elle a fait dans nos magasins de nombreuses acquisitions, rendant ainsi hommage au goût français. Il n'est pas douteux que sa visite n'achève de décider beaucoup d'artistes à exposer à Berlin. Constata-t-on, d'ailleurs, que la plupart des peintres, suivant l'exemple que leur a donné M. Bouguereau, y étaient décidés.

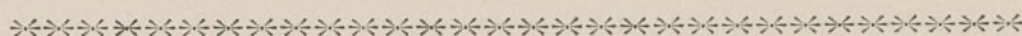


Il est fâcheux que l'Opéra ne joue pas les chefs-d'œuvre de Wagner et qu'il faille aller à Rouen pour entendre *Lohengrin*.

C'est d'ailleurs un petit voyage : on part de la gare Saint-Lazare à une heure et le lendemain matin on est dans son lit à quatre heures et demie : c'est moins compliqué peut-être que la journée d'une parisienne qui sort après son déjeuner, va faire un tour au *Louvre* ou au *Bon Marché*, expédie une demi-douzaine de visites, dîne en ville, va au théâtre et de là au bal.

Ceux qui ont affronté ce déplacement ne s'en sont point repentis, car l'ensemble de l'interprétation est fort satisfaisant. Les chanteurs ont su prendre le style ample et majestueux qui convient à l'œuvre.

LA GRAND-VILLE.



Les Dahoméens au Jardin d'Acclimatation

La nouvelle exhibition ethnographique que le Jardin d'Acclimatation présente en ce moment à ses visiteurs est certainement la plus intéressante de toutes celles qui, depuis plusieurs années, ont défilé devant le public parisien.

Cette troupe, organisée et conduite par M. John Hoop, — qui malgré son nom anglais porte un costume circassien, — comprend quarante individus, dont vingt-quatre femmes et onze guerriers, deux féticheurs, deux musiciens et un cuisinier, soit seize hommes.

Vu la basse température de la saison, les Dahoméens n'ont point été campés sur la grande pelouse, lieu habituel des exhibitions : une installation des plus confortables a été organisée pour eux dans les nouvelles galeries construites à droite de l'entrée principale. Ces galeries, destinées ultérieurement à servir de lieu d'exposition et de vente de tous les objets nécessaires à l'élevage des animaux, à la culture des plantes ainsi qu'aux sports de chasse et de pêche, ont été fort élégamment aménagées. Dans l'une d'elles a été établie une



estrade, garnie de tentures orientales, de trophées d'armes exotiques et de plantes vertes où Dahoméens et Dahoméennes exécutent leurs exercices guerriers. Cette estrade est en communication avec les « coulisses », c'est-à-dire avec une grande salle, au centre de laquelle s'élève un puissant calorifère : c'est le dortoir de la troupe, son salon et sa salle à manger. Au point de vue de la moralité, tout s'y passe, paraît-il, de la façon la plus correcte.

La brochure spéciale, rédigée par Fulbert-Dumonteil, et vendue aux alentours de l'exhibition, me dispense d'entrer dans les détails ethnographiques et géographiques concernant les Dahoméens qui vivent sur la côte occidentale d'Afrique, entre le Soudan et la mer de Guinée. Je noterai seulement ici quelques impressions sur cette troupe.

Les individus des deux sexes sont admirablement bâtis : ils réunissent à la fois la force et la grâce ; c'est ce qui permet de constater leur costume sommaire et décent à la fois.

Les hommes portent, autour des reins, une sorte de tonnelet, brodé de coquillages et d'où jaillissent de longues plumes qui bouffent et voltigent pendant leurs évolutions et leurs danses. Le haut du corps est orné de courroies également recouvertes de coquillages et croisées sur la poitrine à la façon des anciennes buffleteries.

Un pagne, serré aux hanches et descendant jusqu'aux genoux, habille les femmes. Leur gorge est couverte et soutenue par une ceinture tressée comme un filet dont les mailles sont des coquillages : cette ceinture passe sous les bras, laissant les épaules nues et redescend rejoindre le pagne, sauf une légère solution de continuité.

J'ajouterai que les inévitables coquillages reparaissent aux bras, aux jambes et à la tête sous forme de bracelets et de coiffure.

Les hommes sont relativement plus petits que les femmes ; les jambes, les cuisses et surtout les biceps sont remarquablement développés.

Les femmes sont longues et souples ; nonchalantes et comme endormies dans les moments de repos, elles s'éveillent et s'excitent lorsque commencent leurs exercices guerriers. Elles sont jeunes et leurs âges s'échelonnent entre quinze ans et vingt-trois ans, âge de leur « cheffesse », la grande et robuste Gouma.

Le chef des guerriers se nomme Alfa ; il paraît très fier de son commandement, et, lorsqu'il évolue en tête de son escouade, enivré par le souvenir des sanglantes mêlées de son pays, le public est visiblement suggestionné et en ressent positivement un petit frisson.

Je glisserai sur la question du cannibalisme, d'autant que je n'ai pu savoir bien exactement si les Dahoméens que nous présente M. John Hoop appartiennent à la catégorie des consommateurs ou à celle des consommés. A les voir, le matin, avant la représentation, vaquer à leurs petites affaires, les hommes soignant leurs armes, les femmes riant entre elles et s'aidant mutuellement à se parer et à se costumer, on les prendrait pour les meilleurs d'entre les bons nègres. Néanmoins leur admirable musculature, la fermeté de leurs chairs ont quelque chose d'inquiétant, et l'on se demande quel régime alimentaire peuvent bien suivre ces gens-là, pour être en si bon point.

Les photographies directes que nous reproduisons ici donneront

une idée complète de l'aspect de cette exhibition. Nos opérateurs n'ont point rencontré, auprès des Dahoméens, les mêmes difficultés qu'auprès des Somalis qui se dérobaient énergiquement aux curiosités de l'objectif. Ces nouveaux hôtes, au contraire, plus civilisés, plus fiers d'eux-mêmes et plus coquets, posent admirablement.

Leur simplicité, leur structure bien équilibrée, l'habitude de la quasi-nudité, leur fait trouver tout naturellement, des attitudes sculpturales et parfois hiératiques.

T. G.

LE KI-BA-KAOU

NOUVEAU JEU D'ADRESSE

Les joueurs en nombre pair se partagent en deux partis composés chacun d'un même nombre de personnes.

Le matériel du jeu comporte seize quilles, dont huit d'une couleur et huit d'une autre, et un ballon léger en caoutchouc.

Les quilles sont disposées en carrés, comme l'indique la figure, en ayant soin d'alterner les quilles de couleurs différentes.

Chaque sorte de quilles étant affectée à l'un des partis, chacun d'eux doit se proposer d'abattre avec le ballon les quilles du parti adverse, tout en faisant son possible pour laisser debout les siennes.

On tire au sort pour déterminer le parti qui doit jouer en premier lieu et on marque un point A, à 10 mètres environ des quilles.

Un joueur du parti favorisé prend le ballon et, se plaçant en A, le lance au milieu des quilles.

Un joueur du second parti agit ensuite de même, puis un du premier, un du second, et ainsi de suite, chaque joueur lançant le ballon à tour de rôle et alternativement un de chaque parti.

Les quilles ne peuvent, sous aucun prétexte, être déplacées dans le courant de la partie; celles qui ont été abattues doivent, par conséquent, demeurer aux endroits où elles ont été envoyées.

La partie est terminée lorsque toutes les quilles d'un parti ont été jetées à terre. Et, dans ce cas, c'est le

parti opposé qui est gagnant et qui compte la partie simple, double, triple, quadruple, etc., suivant qu'il demeure debout une, deux, trois, quatre, etc., de ses quilles.

S'il arrive qu'un joueur abat toutes les quilles restantes, son parti gagne et la partie, dans ce cas, est cotée suivant le nombre total de quilles abattues en dernier lieu.

Ce jeu devrait porter le nom de *Quilles au ballon de caoutchouc*; mais comme c'était un peu long, nous en avons fait *Ki-Ba-Kaou* en ne prenant que le commencement des mots et en chinoisant l'orthographe.

GEORGES LAUN.

Les Livres

Le *Journal Officiel* annonçait l'autre jour que le Ministre de la marine venait d'autoriser M. Viaud (Julien), lieutenant de vaisseau, à publier sous le pseudonyme de Pierre Loti un article intitulé : *La Femme japonaise*. Cette information a, pour nos lecteurs, un intérêt particulier : C'est dans le *Figaro illustré* que paraîtra prochainement cette charmante étude. Et, puisque nous voici entrés dans la voie des indiscretions, ne nous arrêtons pas en chemin et annonçons que Sa Majesté la reine de Roumanie qui, sous le pseudonyme déjà célèbre de Carmen Sylva, a conquis dans la littérature une si importante place, veut bien, en ce moment, et spécialement pour le *Figaro illustré*, écrire une nouvelle qui aura les honneurs d'un de nos prochains fascicules.

Il vient précisément de paraître ces jours derniers un roman de Carmen Sylva, où se retrouvent toutes les qualités littéraires et la sentimentalité délicate sans préciosité du charmant écrivain. Les lectrices françaises connaissent d'ailleurs et apprécient trop les œuvres de Carmen Sylva pour qu'il soit nécessaire de les inviter à lire le *Roman d'une Princesse*, édité par la librairie Perrin.



J'éprouve quelque difficulté, en raison de notre périodicité, à grouper par catégories les livres dont je parle. Les signaler au hasard me semble plus aisé et préférable aussi.

Voici une vingtaine de fantaisies exquises, de la gaieté la plus franche, de l'observation la plus originale, intitulées *Nocturnes*, signées Henri Lavedan, et éditées par la librairie Kolb. J'ai le devoir de déclarer que le livre des *Nocturnes* ne constitue pas précisément une lecture de jeune fille. Mais les petits tableaux parisiens qui composent le volume, sont traités avec tant de finesse et de bonne humeur; il faut être si parisien pour en apprécier la saveur que, lorsqu'on a atteint la dernière page des *Nocturnes*, on regrette que ce soit sitôt fini et l'on se prend à désirer le volume suivant.

Un autre livre joyeux, qui mérite ici une mention spéciale : c'est *Potiron* de Georges Courteline. Le volume, composé de plusieurs nouvelles, prend le titre de la première de ces nouvelles, parue — on s'en souvient — dans le *FIGARO ILLUSTRÉ*. Courteline est un jeune qui possède au plus haut point le tempérament comique, la gaieté franche, sincère et saine. Son dernier volume se termine par un souvenir du siège, qui est ce qu'on peut rêver de plus désopilant au monde. On

doit d'ailleurs à cet héritier de Champfleury un chef-d'œuvre qui a pour titre : *Le Train de 8 heures 47*.

Un grand et beau volume, illustré par M. V.-A. Poirson, a pour auteur M. Gaston Tissandier, pour titre : *Souvenirs et récits d'un aérostatier militaire de l'armée de la Loire*, et pour éditeur Maurice Dreyfous. Ce livre est un véritable document historique.

Ohé! la Grande Vie!!! le dernier de Gyp, qui vient de remporter un beau succès avec son roman du « Figaro » : *Le Raté*.

Par un hasard qui prouve que notre publication est tout à fait dans le mouvement littéraire, j'ai encore à parler de deux romans de deux collaborateurs du *FIGARO ILLUSTRÉ*; ce sont *Aurette*, d'Henry Gréville, et *Bretonne*, de Jacques Fréhel. La place me manque pour analyser ces livres comme je le voudrais. Est-ce bien utile d'ailleurs? L'auteur du premier est trop célèbre aujourd'hui pour que son éloge soit à faire, et le second marche si heureusement sur les traces du premier, qu'on peut le considérer comme installé déjà dans le train du succès. Contentons-nous de dire que *Aurette* et *Bretonne* sont deux romans aimables que nos lectrices aimeront.

J'ai encore à signaler, dans la « Nouvelle Collection Charpentier-Fasquelle », une réimpression des *Contes* bien connus d'Edouard Laboulaye.

Enfin, dans la collection des « Guides illustrés de la Vie pratique », de R. Manuel, qui paraît chez Kolb, le volume des *Plantes d'appartements*. On y trouve la nomenclature des différentes plantes qui supportent bien l'air des appartements et des indications précieuses sur les soins à donner à ces plantes.

Ce petit livre, intelligemment conçu et bien illustré, est des plus utiles. Il se recommande aux maîtresses de maison.

R. M.

C'est par suite d'une erreur que, dans le sommaire du fascicule de Janvier, le nom de M. Jacquet, auteur de la planche hors texte intitulée *Marinette*, est précédé du prénom de Jules. C'est « Gustave », qu'il faut lire.

M. Gustave Jacquet est d'ailleurs assez connu pour que nos lecteurs aient rectifié d'eux-mêmes cette dénomination inexacte.

Chemins de fer de l'Ouest

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a ouvert depuis le 15 février, à la gare Saint-Lazare, une Consigne spéciale, établie dans la salle des Passagers du rez-de-chaussée, entre les cours de Rome et du Havre, où les voyageurs peuvent faire déposer les objets achetés par eux dans les maisons de commerce de Paris.

Le dépôt de ces objets est fait directement à cette Consigne par les soins des magasins, qui procèdent à l'étiquetage des colis et délivrent, au moment même de la vente, des bulletins permettant aux acheteurs de prendre livraison à cette Consigne.

Le prix du dépôt est de 0 fr. 05 par colis et par jour, le minimum de perception étant de 0 fr. 10.

Le public peut ainsi se faire livrer en gare les diverses emplettes, qu'il aura eu l'occasion de faire pendant ses courses dans Paris sans avoir besoin de transporter des colis souvent gênants ou d'avoir recours à des intermédiaires peu commodes et coûteux.

Les commerçants, qui désirent faire profiter leur clientèle des facilités offertes à l'aide de cette Consigne par la Compagnie de l'Ouest, reçoivent, contre demande écrite sur papier à en-tête de leur maison et remise au bureau des abonnements et des renseignements de la gare Saint-Lazare (salle des Passagers du 1^{er} étage), des carnets d'étiquettes et de bulletins ainsi que les instructions relatives à la consigne dont il s'agit.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue Paul-Lelong (Messageries du *Figaro*.)

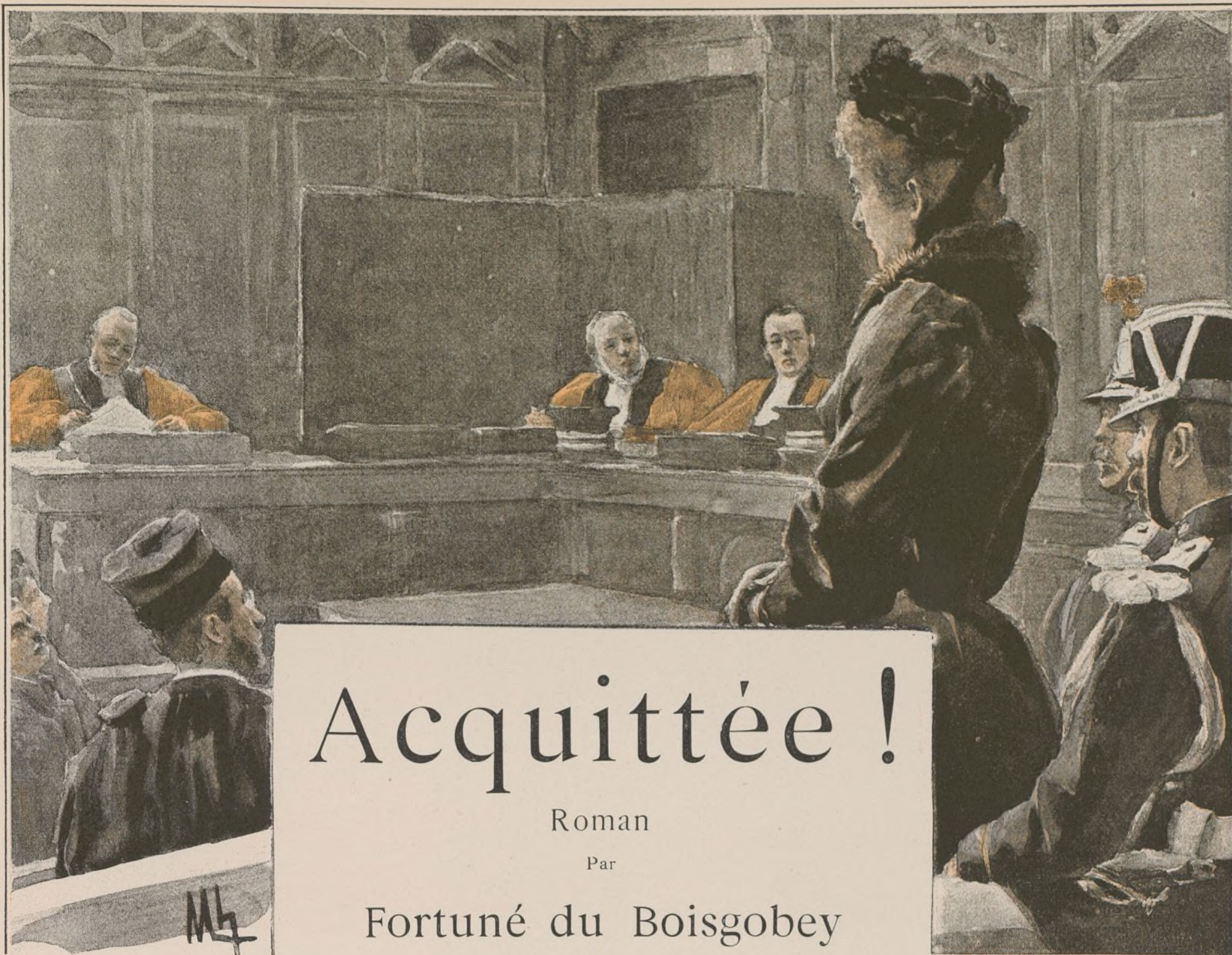
Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le FIGARO ILLUSTRÉ sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

L'Éditeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, aux Messageries du *Figaro*, 8, rue Paul-Lelong.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



Acquittée !

Roman

Par

Fortuné du Boisgobey

I

La nuit vient, et la longue salle des assises s'emplit d'ombre ; à travers les hautes fenêtres, le jour qui fuit éclaire encore l'estrade où siège la Cour ; mais les gradins où s'étagent les jurés, le banc des accusés, le prétoire et la foule sont déjà plongés dans le clair obscur du crépuscule qui succède à une triste journée d'automne.

« Les débats sont clos », a dit la voix grave du président. Les magistrats et les jurés se sont retirés. Il ne reste plus à entendre que le verdict. Mais le public n'a pas bougé.

Il y a là des amateurs d'émotions fortes qui passeraient la nuit entière sur leurs jambes plutôt que de manquer le dénouement du drame. Il leur faut le spectacle des angoisses de l'accusé, au moment où on le ramène à l'audience et où ses yeux interrogent le visage de son avocat pour tâcher de connaître son sort, quelques secondes avant le prononcé de l'arrêt.

Et jamais cause capitale plus émouvante ne s'est jugée à Paris depuis beaucoup d'années.

D'abord, l'accusé est une accusée et cette accusée est une femme du meilleur monde. Le crime qu'on lui impute est odieux, mais il n'est pas clairement prouvé ; elle nie et se défend avec une habileté qu'admirent les vieux routiers du barreau. Aussi, la salle regorge-t-elle de célébrités politiques, littéraires et mondaines.

Parmi les privilégiés qui occupent des chaises réservées, deux messieurs échangent à demi-voix leurs appréciations sur les débats qu'ils viennent d'écouter avec une attention exemplaire.

« Mon cher, dit le plus jeune, je parierais volontiers que cette étonnante baronne va être acquittée, haut la main.

— Moi pas, murmura l'autre, qui paraissait un peu plus âgé et un peu plus sérieux.

— Alors, tu tiens le pari ? Je donne madame de Noyal à cent louis contre cinquante.

— Chut ! Parier sur la vie d'une femme, c'est indécent.

— Bah ! personne ne nous entend. Tiens-tu, oui ou non ?

— Eh bien ! soit !... je tiens.

— Bon ! prépare-toi à m'allonger ce soir un billet de mille.

— C'est ce que nous verrons... et, en attendant, je voudrais savoir sur quoi tu te fondes pour être si sûr d'un acquittement.

— Sur un raisonnement bien simple : quand on tue quelqu'un, c'est qu'on a un motif pour le tuer. Or, je te défie et je défie tous les Procureurs généraux de France de m'expliquer pourquoi la baronne Angélique de Noyal aurait logé une balle dans le cœur de mademoiselle Jeanne Caristie, sa cousine... Pas pour hériter d'elle assurément, car cette jeune fille n'avait rien, tandis que la baronne, depuis qu'elle est veuve de ce grand dadais de Noyal, a bien quatre-vingt mille francs de rente.

— Tu crois donc qu'on n'assassine que par cupidité ?

— Non... il y a aussi la haine... la vengeance... Mais quel grief pouvait avoir madame de Noyal contre une orpheline qu'elle avait recueillie et qu'elle comblait de bontés ? Me diras-tu que madame de Noyal qui est une des plus jolies femmes de Paris et des plus élégantes, était jalouse d'une petite provinciale à laquelle personne n'a jamais fait la cour... personne, excepté toi ?

— Je ne suis pas en cause, et je te prie de ne pas m'y mettre.

— Oh ! oh ! quel ton tu prends ! Excusez-moi, monsieur Robert du Plessis !... Si j'avais pensé que...

— Mon pauvre Raoul, tu devrais bien tâcher de te corriger de ta manie de plaisanter sur toutes choses. La mort tragique de cette jeune fille m'a profondément affligé... Tu le sais et tu en parles comme si tu l'avais oublié.

— J'ai eu tort, je le reconnais. Revenons à cette chère baronne qu'on a poursuivie avec un acharnement incompréhensible. Ces magistrats des nouvelles couches lui en veulent d'être noble, riche et bien posée ; mais ils en seront pour leurs peines. L'accusation ne tient pas debout.

— Je ne suis pas de ton avis. Faut-il te rappeler les faits ?...

Madame de Noyal avait passé l'été à sa maison de campagne avec mademoiselle Caristie. Un soir, au commencement de septembre, elle sort, à la brune, pour se promener dans son parc, et elle emmène sa cousine, ce qu'elle ne faisait jamais. Une heure après, elle rentre tout éperdue et elle raconte à ses gens qu'on a tiré sur elles un coup de feu qui a blessé Jeanne, et qu'au lieu de la secourir, elle s'est sauvée.

— Une femme n'est pas tenue d'être brave et rester, au risque de se faire assassiner ; c'eût été de l'héroïsme.

— D'accord ; mais ce qui s'explique moins facilement que la fuite de la baronne, c'est que mademoiselle Caristie a été tuée d'une balle dans la poitrine, d'une balle tirée de si près que la poudre a brûlé le corsage de la robe.

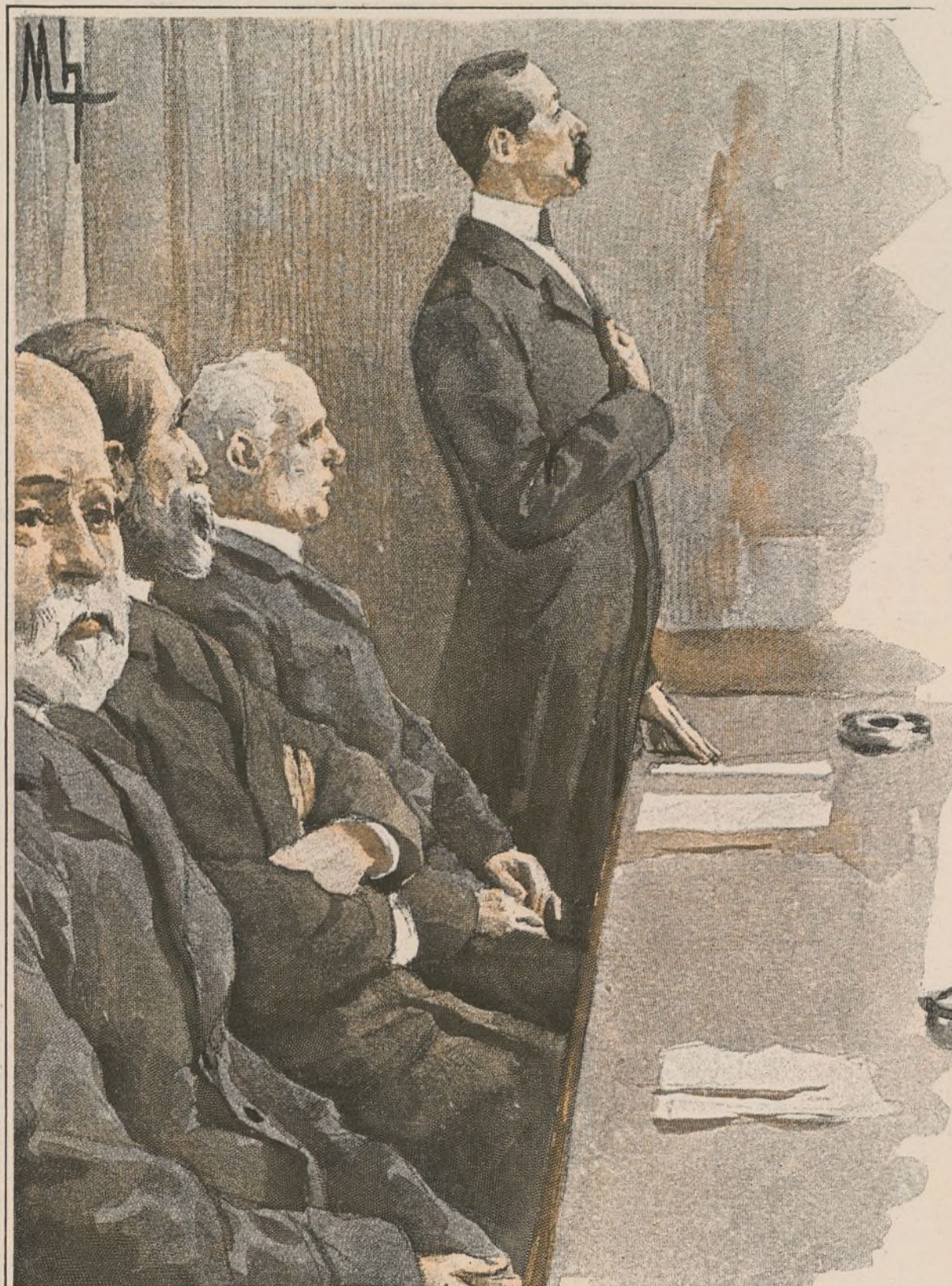
— Tu as entendu comme moi les réponses de l'accusée aux questions du Président. Elle a dit que le coup est parti d'une haie, bordant l'allée où elles se promenaient côte à côte, et que sa cousine qui marchait à sa gauche touchait presque cette haie. Il a été établi d'ailleurs que la baronne avait une peur extrême des armes à feu et que, de sa vie, elle n'en a possédé, ni même touché une.

— Et on n'a pas retrouvé le revolver. Son avocat en conclut que ce n'est pas elle qui a tiré et je crois qu'il a raison, quoique l'accusation affirme le contraire ; mais rien ne prouve qu'elle n'est pas la complice de l'assassin qui a disparu sans laisser de traces. Comment se serait-il introduit dans le parc et comment aurait-il pu en sortir, si elle ne lui avait pas ouvert la porte ?

— Mon cher, tu étais né pour être procureur général... tu requiers comme si tu étais du métier. Heureusement, ce n'est pas toi qui as porté la parole, et le ministère public ne me paraît pas avoir convaincu les jurés. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Il a été violent et il a dépassé le but. Représenter comme un monstre madame de Noyal qui n'avait jamais fait parler d'elle avant cette lugubre aventure, c'est absurde... et c'est maladroît.

— Peut-être; mais il n'y a pas de milieu : ou cette femme est un monstre, ou c'est une sainte odieusement calomniée.

— J'aime mieux croire que c'est une sainte et, je te le répète,



il n'y a pas de crime sans cause... Cette histoire d'une rivalité entre les deux cousines, éprises du même homme, est une invention ridicule de l'accusation aux abois. Où est-il donc ce Don Juan qu'elles adoraient toutes les deux? Personne n'a pu le nommer... Serait-ce toi, par hasard, demanda en riant Raoul Vignemale, qui semblait s'être constitué le défenseur officieux de l'accusée.

— Encore! dit avec humeur Robert du Plessis. Je t'ai déjà prié de ne pas me mêler à cette affaire.

— Oh! ne te fâche pas!... Tu n'y es pour rien, je le sais... et la preuve c'est que tu n'as pas été cité comme témoin. Mais enfin tu étais reçu chez madame de Noyal; tu y as vu souvent mademoiselle Caristie et tu dois savoir mieux que moi, qui les connaissais fort peu, si quelqu'un leur faisait la cour.

— Madame de Noyal ne manquait pas d'adorateurs. Beaucoup de beaux messieurs auraient volontiers consolé cette veuve deux ou trois fois millionnaire; mais ceux-là n'auraient pas épousé pour ses beaux yeux une orpheline sans dot. Moi, j'aurais peut-être fait cette folie. Mademoiselle Caristie me plaisait fort et je crois que j'aurais fini par m'éprendre sérieusement d'elle; mais je n'en étais pas encore là quand le malheur est arrivé.

— Convien donc alors que la supposition de ce Procureur général n'a pas le sens commun.

— Pardon!... Madame de Noyal n'était pas jalouse de moi qui ne m'occupais pas d'elle; mais elle l'était peut-être d'un autre.

— Tu t'en serais aperçu et tu viens de me dire que tu n'as rien remarqué de pareil.

— Dans son entourage habituel, non... Mais elle était très répandue et je ne fréquentais pas tous les salons où elle menait sa jeune cousine.

— Bon! mais d'autres que toi auraient vu avec qui elle flirtait, et on n'a jamais dit qu'elle ait montré de la préférence pour quelqu'un. Vas-tu me répondre qu'elle cachait son jeu?

— Ah! tu m'ennuies, à la fin!... Je ne te répondrai rien

du tout. Ce qu'il y a de certain, c'est que mademoiselle Caristie a été assassinée et...

— A moins qu'elle ne se soit suicidée.

— Allons! tu déraisonnes de parti pris... Je renonce à te convaincre, et il est inutile de discuter davantage, car j'entends la sonnette qui annonce la reprise de la séance. Les jurés se sont mis d'accord et leur verdict va trancher la question...

— Et me faire gagner mon pari, dit tout bas Raoul. » Son ami haussa les épaules et se tut.

« La Cour!... Chapeau bas! » cria l'audier.

Les magistrats occupèrent leurs sièges; les jurés étaient déjà rangés sur les gradins et le ministère public avait repris possession de sa place. Le défenseur n'avait pas quitté la sienne. Il ne manquait que l'accusée.

A la vive clarté des lampes qu'on venait d'allumer, la robe du président flanqué de ses assesseurs, brillait comme une tache rouge entre deux taches noires.

Le public s'agitait et on entendait le murmure indistinct des spectateurs anxieux, comme au théâtre quand le rideau se lève sur la scène capitale d'un drame, la grande scène annoncée et impatiemment attendue.

Plus ému qu'il ne paraissait l'être, Robert du Plessis regardait les jurés. Il essayait de lire sur leurs physiologies et il n'y réussissait guère. Ces figures de bons bourgeois n'exprimaient que la fatigue, et aussi la satisfaction d'être débarrassés d'une longue et pénible corvée.

Il y en avait un pourtant qui se distinguait des autres par sa tenue et par l'air de son visage.

Il était jeune encore — quarante ans tout au plus — et ses yeux brillaient d'un éclat singulier — des yeux inquiets et mobiles qui voyaient tout et qui ne se fixaient nulle part. Robert crut s'apercevoir qu'ils s'arrêtaient sur lui avec une certaine persistance; mais Robert devait se tromper, car il ne se souvenait pas d'avoir jamais rencontré ce juré vêtu et tourné comme un clubman, et il s'étonnait de ne pas l'avoir remarqué pendant la durée de l'audience assis au bout du banc le plus élevé — la place réservée au chef du jury désigné par le sort. Mais Robert n'avait regardé que l'accusée, et les citoyens probes et libres qui allaient la juger étaient sortis de la salle en même temps qu'elle.

Ils venaient de rentrer et c'était le plus élégant des douze qui allait donner lecture de leur verdict.

A l'invitation du président, il se leva, mit la main sur son cœur et, au milieu d'un silence émouvant, prononça d'une voix sonore la formule consacrée : « Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est... »

Entre ce préambule invariable et le monosyllabe qui suivit, il y eut une pause.

Le chef du jury se permit de *prendre un temps*, comme fait en scène un acteur avant de lancer un mot à effet.

Et le mot fut : « NON. »

C'était l'acquittement.

Un « ah! » sortit de toutes les poitrines, mais on n'entendit ni applaudissements, ni murmures. Ce « ah! » exprimait le soulagement du public après une longue attente — rien de plus. Et, à vrai dire, les opinions étaient très partagées.

Le procureur général ne prit pas la peine de retenir un geste de désappointement; mais la Cour fit bonne contenance, et le défenseur, souriant, s'inclina en homme qui s'attendait à ce résultat.

Il ne restait qu'à en informer l'accusée. Le président donna l'ordre de l'introduire. Elle entra, la tête haute, le visage impassible, le regard assuré et elle entendit, sans broncher, le greffier donner lecture du verdict. Evidemment, elle savait déjà à quoi s'en tenir. Un coup d'œil de son avocat venait de la rassurer.

Puis le président reprit la parole pour dire gravement et lentement : « Nous, président de la Cour d'assises de la Seine, en vertu des pouvoirs qui nous sont confiés par la loi; vu la déclaration du jury, déclarons la nommée Angélique Rabutin, veuve de Noyal, acquittée de l'accusation portée contre elle, et ordonnons qu'elle soit mise en liberté sur le champ, si elle n'est retenue pour autre cause. »

Robert du Plessis le connaissait ce président, homme du meilleur monde, à qui il devait d'avoir pu assister à l'audience, aux places réservées. Il lui sembla que le magistrat avait glissé rapidement sur les mots « *la nommée* », prescrits par le Code qui ne se pique pas de politesse et il lui en sut gré, quoiqu'il ne fût pas absolument convaincu de l'innocence de la baronne.

Il en doutait encore, mais il ne demandait qu'à y croire, et il n'était pas du tout fâché que le jury eût acquitté une femme chez laquelle il était reçu avant le tragique événement qui l'avait menée en Cour d'assises. Les apparences étaient contre elle, mais les preuves manquaient et Robert aimait mieux s'en rapporter au verdict que de persister à soupçonner madame de Noyal d'avoir tué une jeune fille qu'il avait presque aimée.

La justice humaine punit, mais elle ne répare pas, et une condamnation, même si elle eût été juste, n'aurait pas ressuscité Jeanne Caristie, la touchante victime d'un crime inexplicable, sinon inexplicable.

Robert du Plessis commençait donc à se réjouir de l'heureux dénouement de ce drame judiciaire et même à plaindre cette

femme que l'accusation avait marquée d'une tache ineffaçable et que l'acquiescement ne réhabilitait qu'à demi, car le monde est ainsi fait qu'il reste toujours quelque chose d'une accusation — comme d'une calomnie.

Il avait oublié ce que cet acquiescement allait lui coûter. Son ami Raoul le lui rappela en lui disant gaiement :

« Tu sais que tu me dois cinquante louis.

— Je le sais, répondit Robert ; je te les paierai et je ne les regretterai pas, car je les aurais donnés très volontiers pour n'être pas réduit à déplorer d'avoir été des amis d'une condamnée.

— Allons ! tu prends ton parti de bonne grâce, et je t'en fais mon compliment. Il n'est jamais trop tard pour reconnaître qu'on s'est trompé. Et maintenant, j'espère que tu vas la revoir, cette pauvre baronne. Tu lui dois une visite, après la crise qu'elle vient de traverser... comme tu lui en devrais une si elle s'était guérie d'une maladie qui pouvait l'emporter.

— Ce n'est pas du tout la même chose, et je n'ai pas la moindre envie d'aller la féliciter.

— Bah ! tu iras tout de même et j'en serai bien aise, car je te demanderai de me présenter. Je meurs d'envie de la connaître.

— Moi je voudrais ne l'avoir jamais connue, et quant à te présenter, ce serait, je crois, difficile, car je ne suppose pas qu'elle va rouvrir son salon, comme si elle rentrait à Paris après une saison à Aix-les-Bains.

— Pourquoi pas ?... Ce serait très crâne et ce serait la meilleure façon de prouver qu'elle n'a rien à se reprocher.

— Possible !... Mais personne n'irait chez elle.

— Moi, je parie au contraire qu'elle refuserait du monde.

— Assez de paris comme ça ! dit Robert avec humeur. La pièce est jouée ; allons-nous-en. »

C'était le moment, car l'audience était levée, la cour, les jurés l'acquittée étaient déjà partis, et les deux amis n'avaient plus qu'à suivre la foule qui évacuait tumultueusement la salle des assises. Ainsi firent-ils, et ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à sortir du Palais de justice, tant les issues étaient encombrées.

Raoul Vignemale, optimiste insouciant, alluma un cigare en descendant le grand escalier. Son camarade était moins pressé de fumer. Quoiqu'il ne s'émût pas facilement, ayant toujours vécu pour s'amuser, sans rien prendre trop au sérieux, le drame judiciaire auquel il venait d'assister l'avait fort impressionné, et il se préoccupait plus qu'il n'en voulait convenir, de ses futures relations avec madame de Noyal.

Il ne pouvait guère, quoi qu'il en dit, se dispenser de la revoir, et il n'y était pas décidé. Il espérait qu'elle le tirerait d'embarras en s'expatriant, ou tout au moins en se retirant du monde pour se faire oublier.

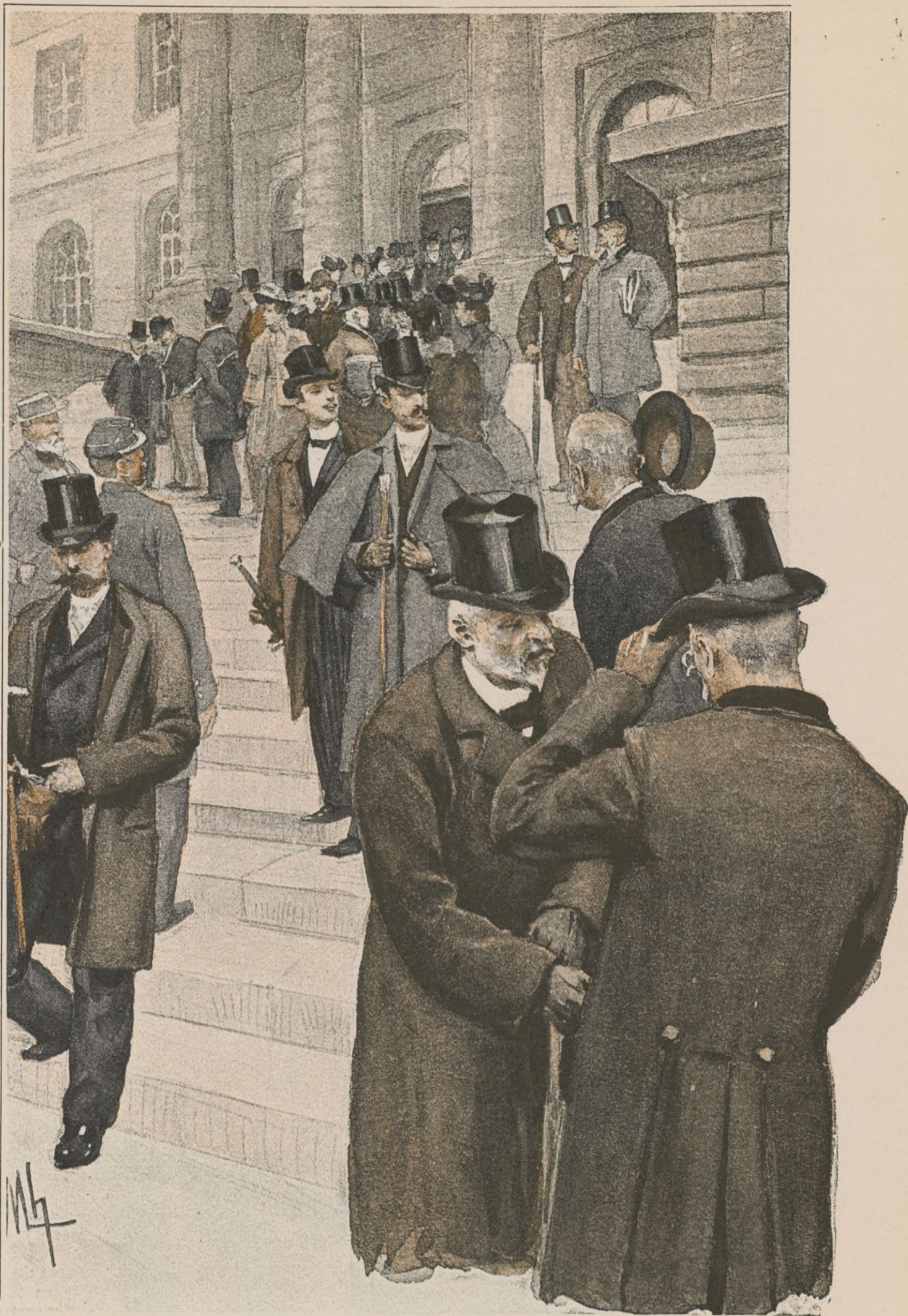
Le jury venait de l'absoudre, mais Robert doutait encore qu'elle fût innocente. Robert voyageait en Ecosse quand mademoiselle Caristie avait été tuée dans le parc d'une villa de la banlieue parisienne. Il avait appris l'événement par les journaux, puis, presque aussitôt, l'arrestation de la baronne. Et les débats de cet étrange procès criminel ne l'avaient pas beaucoup éclairé. Il aurait voulu l'être avant de prendre une résolution, et il n'apercevait pas le moyen de se mieux renseigner, non pas sur les faits — il l'était déjà — mais sur les causes.

En attendant qu'il le trouvât, il pensait à se séparer de son ami Raoul, qu'il ne tenait pas à mettre dans la confidence de ses perplexités et dont la compagnie l'aurait gêné pour y réfléchir. Il cherchait un prétexte lorsqu'il avisa dans un groupe, au bas de l'escalier, un monsieur qu'il reconnut tout de suite pour l'avoir vu et entendu lire la déclaration d'acquiescement. Les autres avaient siégé aussi comme jurés, et ils avaient tout l'air de parler entre eux de la cause qu'ils venaient de juger.

Robert aurait fort souhaité d'entendre ce qu'ils en disaient, mais il ne pouvait pas se mêler à leur conversation, et il passa son chemin juste au moment où ces bonnes gens se dispersaient, après avoir échangé des poignées de mains.

Il suivit des yeux celui qu'il avait remarqué à l'audience, et il ne fut pas très surpris de le voir de loin monter dans un élégant coupé qui l'attendait sur le boulevard du Palais.

Ce personnage lui avait déjà fait l'effet d'appartenir au monde où on roule carrosse, et d'être seul de son espèce sur les bancs du jury, appelé pour prononcer sur le sort de madame de Noyal. Il regretta de ne pas savoir son nom, mais il ne désespérait pas de le



rencontrer quelque jour dans un salon ou dans un cercle, et il se promettait, ce cas échéant, de se faire présenter à lui, à seule fin de lui demander adroitement ce qu'il pensait du procès de la baronne.

« Qu'est-ce que c'est que ce juré qui te salue ? » dit tout à coup Raoul Vignemale, s'arrêtant au milieu de la grande cour.

Il montrait un bonhomme qui tenait encore son chapeau à la main et qui les regardait.

« Comment, ce juré ? murmura du Plessis.

— Eh ! oui, je l'ai vu sur les gradins.

— Tiens !... C'est mon tapissier... M. Dauphin... Tu crois qu'il était du jury ?

— J'en suis sûr. Il a une de ces têtes qu'on n'oublie pas... et il me semble qu'il a bonne envie de te parler. Est-ce qu'il va te présenter sa facture ?

— Non, car je ne lui dois rien, mais je ne serais pas fâché de causer avec lui.

— Vraiment ?... Alors, mon bon, je te lâche. Je ne tiens pas à m'entretenir avec ce notable commerçant, et je file au cercle où je trouverai peut-être une partie d'écarté avant dîner, en guise d'apéritif.

— Comme tu voudras, cher ami, dit Robert qui ne demandait qu'à se débarrasser de son compagnon ; je tâcherai d'aller t'y rejoindre, mais j'ai une commande à faire à cet excellent M. Dauphin, et puisque je le rencontre, je vais profiter de l'occasion. »

Vignemale était déjà loin, et, lui non plus, n'était pas fâché de bifurquer, car il préférait aux émotions de l'audience les émotions

du jeu, et il se serait difficilement consolé de passer toute une journée sans toucher les cartes.

Robert, resté seul à quelques pas du tapissier qui venait de juger une baronne, alla droit à lui et l'aborda familièrement par cette phrase : « Eh bien ! cher monsieur Dauphin, vous étiez de corvée, et l'audience a dû vous sembler longue... »

— Il faut bien remplir ses devoirs de citoyen, répondit en se rengorgeant le fournisseur, mais j'avoue que celui-là est pénible.

— Oui, certes... abandonner ses affaires quand on est à la tête d'une maison comme la vôtre...

— Oh ! ce ne serait encore rien, mais quand il s'agit de la vie d'une femme...

— Heureusement, vous l'avez acquittée.

— Oui... à la simple majorité. Il y a eu sept voix pour l'acquittement et cinq contre. A six contre six, le résultat eût été le même, mais il aurait suffi du déplacement de deux voix pour que l'accusée fût condamnée.

— Est-il indiscret de vous demander comment vous avez voté ?

— Non, Monsieur, car j'ai le courage de mon opinion. J'ai voté pour la condamnation... mais j'aurais voté aussi pour les circonstances atténuantes. Je suis un adversaire résolu de la peine de mort.



— Oh ! alors je conçois que vous ayez voté suivant votre conscience. Moi, j'aurais peut-être acquitté madame de Noyal.

— Si elle l'a été, c'est qu'on l'a bien défendue.

— Qui ? Son avocat ?...

— Non ; le chef du jury... Ah ! elle lui doit une belle chandelle !

— Quoi ! s'écria Robert, il a parlé en faveur de l'accusée ?

— Oui, Monsieur, répondit le tapissier, et beaucoup mieux que l'avocat qui a plaidé pour elle. Quand nous sommes entrés dans la chambre de nos délibérations, nous étions tous pour la condamnation... Eh bien ! il ne lui a pas fallu plus de trois quarts d'heure pour déplacer la majorité... et pas en faisant de belles phrases... non... en causant tout simplement comme il aurait causé dans un salon... Il vous a des raisonnements qui vous persuadent, pour peu qu'on l'écoute... Ma conviction était faite, et j'ai vu le moment où il allait me retourner comme un doigt de gant.

— Il devrait se faire inscrire au barreau, il gagnerait cent mille francs par an.

— Oh ! il n'a pas besoin de ça !... Il est très riche... Vous devez le connaître de nom... le marquis de Chénérailles.

— Pas du tout.

— C'est étonnant, car on le cite souvent dans les journaux du *high life* — M. Dauphin prononçait : *hig life* — et je voudrais bien être son tapissier, car il va faire meubler un superbe appartement qu'il vient de louer dans le quartier des Champs-Élysées.

— Si je le connaissais, je vous recommanderais à lui, dit un peu ironiquement Robert du Plessis ; mais... j'y pense... il connaît peut-être madame de Noyal, qu'il a si bien défendue.

— Non ; s'il la connaissait, le ministère public l'aurait récusé comme juré.

— C'est juste !... et il a laissé siéger ce monsieur qui a enlevé l'acquittement... fort heureusement, car elle est peut-être innocente.

— J'en doute... mais je suis bien aise qu'elle s'en soit tirée, car si elle avait été condamnée à mort, j'aurais fait de mauvais rêves, et je viens de passer par tant d'émotions...

— Qu'il vous tarde de rentrer pour vous remettre... Bonsoir, monsieur Dauphin !... Venez donc chez moi un de ces matins... je voudrais renouveler la tenture de mon fumoir. »

Et, sans s'arrêter à écouter le tapissier qui le remerciait de lui garder sa pratique, Robert fila au pas accéléré vers le boulevard du Palais.

Où courait-il si vite ? Il n'en savait rien, mais il avait hâte de marcher rapidement au grand air, après huit heures d'immobilité dans l'atmosphère étouffante de la salle des assises.

Il remonta le boulevard, au lieu de passer le pont au Change, il prit à gauche, par le quai de l'Horloge.

La nuit était venue et, sur ce quai, peu fréquenté même en plein jour, les passants étaient rares, surtout à l'entrée qu'assombrissent les hautes tours de la Conciergerie, car, plus loin, dans les maisons qui le séparent de l'ancienne place Dauphine, il y avait des boutiques et des fenêtres éclairées.

Robert cheminait, le long du parapet, du côté de la rivière. Il s'accommodait fort bien de l'isolement qui lui permettait de s'absorber dans ses réflexions, et il allait sans regarder devant lui, de sorte qu'il faillit se heurter à deux hommes causant sur le trottoir, près d'une voiture arrêtée.

Il s'empressait de descendre sur la chaussée quand, à la lumière d'un bec de gaz, il reconnut le chef du jury qui, par son éloquence, affirmait M. Dauphin, venait de sauver madame de Noyal. Ce gentilhomme se disposait à remonter dans son coupé. Il y avait déjà un pied, et son interlocuteur lui tenait la portière ouverte, comme font les commissionnaires à la sortie des théâtres.

Celui-là n'appartenait certainement pas à ce que les bourgeois prud'homesques appellent : *la classe dirigeante*.

Coiffé d'un feutre mou, cravaté de rose et sanglé dans un complet à carreaux, il aurait fait très bonne figure sur les boulevards extérieurs, aux heures où s'y répandent les messieurs en casquettes à trois ponts, car il avait l'âge et le physique de l'emploi : vingt-cinq ans tout au plus, un teint plombé et des accroche-cœurs plaqués sur des joues blêmes.

Que pouvait avoir à dire M. de Chénérailles à un pareil drôle ? Robert se le demanda en quittant brusquement le trottoir, pour éviter de se trouver nez à nez avec eux.

Si vite qu'il se fût jeté de côté, il put voir le monsieur mettre un billet de banque dans la main du voyou et entrer dans sa voiture qui fila rapidement vers le Pont-Neuf.

L'homme au chapeau mou, après avoir empoché le billet, exprima sa joie en battant un entrechat qui aurait eu du succès dans un bal de barrières, et se mit en route dans la même direction que le coupé, sans prendre garde à Robert du Plessis qu'il laissait derrière lui.

Pourquoi Robert se mit-il aussitôt à le suivre ? Par pure curiosité, sans espoir de la satisfaire et même sans savoir ce qu'il y gagnerait si, par impossible, il parvenait à découvrir le motif et l'origine des relations clandestines que le sire de Chénérailles entretenait avec un batteur de pavés.

En toute autre occasion, il se serait fort peu préoccupé de ce mystère. Que lui importait que ce personnage, admiré par M. Dauphin, fût un faux seigneur ? — à Paris, l'espèce n'est pas rare — ou le chef occulte de quelque association de malandrins

de bas étage?... Il l'avait aperçu, pour la première fois, sur le banc des jurés et, probablement, il ne le reverrait jamais, quoique le tapissier prétendit qu'il était très lancé dans le grand monde. Mais, ce soir-là, troublé par une série d'incidents imprévus et de coïncidences bizarres, Robert du Plessis était disposé à *s'emballer*, comme un cheval affolé par le bruit d'un coup de canon inattendu.

A trente ans passés, il n'avait guère fait que des sottises, et il ne lui était entré dans la tête que fort peu d'idées raisonnables.

Fils d'un grave magistrat et d'une mère pieuse, il avait perdu ses parents très jeune et il s'était trouvé, à sa majorité, maître absolu d'une belle fortune qu'il menait rondement.

Il ne connaissait d'autre règle que sa fantaisie, et le seul tendre sentiment qu'il eût éprouvé lui avait été inspiré par la malheureuse jeune fille assassinée dans le parc de madame de Noyal.

Ce sentiment, il ne l'avait jamais avoué à celle qui en était

l'objet, et il croyait l'avoir si bien dissimulé que madame de Noyal ne l'avait pas deviné.

Quoi qu'il en fût, son ami Raoul savait à quoi s'en tenir car, à l'audience, Robert s'était laissé aller à dire qu'il avait songé à demander la main de mademoiselle Jeanne Caristie.

Raoul Vignemale, boursier de profession et viveur à tous crins, l'aurait volontiers blagué sur ses velléités matrimoniales, mais il était incapable d'abuser du secret qu'il possédait, et s'il y pensait encore, il n'y penserait pas longtemps.

Robert ne pouvait pas oublier si vite la pauvre morte, et il rêvait de la venger.

Désœuvré comme il l'était, il n'avait rien de mieux à faire que de chercher l'assassin, car il penchait maintenant à croire que les jurés ne s'étaient pas trompés en acquittant l'accusée, et il eût été très fier et très heureux de trouver le vrai coupable.

Entreprise chimérique s'il en fut! Mais c'était une raison de



plus pour qu'elle tentât Robert qui, en dépit du scepticisme qu'il affichait, avait une forte tendance à imiter le chevalier Don Quichotte de la Manche, redresseur de torts et coureur d'aventures.

Le hasard de deux rencontres successives semblait indiquer une piste à Robert. M. Dauphin l'avait arrêté dans la cour du Palais pour lui raconter que madame de Noyal devait son salut à ce chef du jury qu'il venait de surprendre causant familièrement, sur un quai désert, avec un homme de mauvaise mine. Il n'en fallait pas plus pour que l'imagination de Robert fit des siennes.

Il se figurait tenir le bout d'un fil qui aboutirait à des découvertes intéressantes et, en attendant, il s'était mis aux trousseaux de l'individu qui venait de recevoir, comme pourboire, un billet de banque.

C'était vraiment trop payer un ouvrier de portières, et on pouvait bien supposer que ce cadeau avait été fait pour rémunérer des services plus importants.

Le drôle s'en allait, le nez au vent et les mains dans ses poches.

Du Plessis, qui n'avait jamais suivi que des jolies femmes, lui emboîtait le pas d'un peu trop près, car il s'exposait à se faire remarquer, — un agent de la sûreté n'aurait pas commis cette faute, — mais l'homme, en débouchant sur le Pont-Neuf, sans se retourner, courut après un omnibus qui passait, le rattrapa au vol et grimpa lestement sur l'impériale.

Robert n'hésita pas à en faire autant, et cette fois il ne risquait rien, car les impériales sont à tout le monde, tant qu'il y a de la place, et il en restait une justement à côté du dernier voyageur monté.

Robert, assis près de lui, allait pouvoir l'examiner tout à son aise, et il était assuré de ne pas perdre sa trace, ayant résolu de descendre quand son voisin descendrait.

Seulement, il ignorait où allait le mener cette poursuite obsti-

née. Il ne connaissait pas du tout les itinéraires des voitures dites de transport en commun, car il n'en usait jamais, et il eût été fort en peine de deviner sur quelle ligne il voyageait.

L'omnibus était peint en vert foncé; il avait des lanternes rouges et il se dirigeait vers la rive droite de la Seine. Robert n'en savait pas davantage, mais il avait fait d'avance le sacrifice de sa soirée et il ne lui déplaisait pas de se laisser aller là où le conduirait l'homme qu'il tenait à ne pas lâcher.

Il l'observait à la dérobée, et plus il l'observait, moins il doutait que ce citoyen fit partie d'une des catégories sociales contre lesquelles une loi récente a édicté une peine — toute nouvelle dans nos codes — la peine de la *relégation*.

Où qu'il allât, ce jour-là, il devait arriver, tôt ou tard, à Cayenne.

Il venait de rouler une cigarette qu'il avait allumée en frottant une allumette sur son pantalon, et tout en la fumant il tâtait souvenant la poche de son gilet où il avait glissé, faute d'autre porte-monnaie, le billet violet dont l'avait gratifié la main finement gantée du marquis de Chénérailles.

Sans doute, il n'était pas accoutumé à porter dans son gousset du papier de la Banque de France et il tenait à ne pas le perdre.

On ne pouvait pas dire qu'il fût laid, car il avait des traits réguliers, des yeux vifs et une tournure dégagée. Il devait plaire aux demoiselles du monde où on *fait la noce*, comme elles disent. Mais son visage, flétri avant l'âge, exprimait l'impudence et l'astuce. C'était bien le parisien des bas-fonds, intelligent, audacieux, rusé et toujours prêt à toutes les mauvaises besognes.

Décidément, M. le marquis de Chénérailles avait une vilaine connaissance et Robert du Plessis n'avait pas tort de le tenir pour suspect.

Il s'agissait maintenant de n'en pas rester là et il avait bonne envie de faire parler ce joli monsieur, mais il ne savait comment s'y prendre pour ne pas le mettre en défiance.

Il s'avisa enfin de tirer un cigare et de lui demander du feu.

« Comment donc !... avec plaisir, monseigneur, s'écria le jeune homme, en présentant sa cigarette, sans l'ôter de sa bouche. »

Les deux figures se touchaient presque et Robert s'aperçut que son voisin le dévisageait d'un coup d'œil rapide, en disant :

« Il sent joliment bon, votre londrès. Je m'en paierai un paquet ce soir. »

Robert n'alla pas jusqu'à lui en offrir un et il y eut un silence. Mais le fumeur de cigarettes ne demandait qu'à bavarder et il reprit bientôt :

« Je peux m'offrir ce chic-là... j'ai fait une bonne journée... et ce que j'ai rigolé !... Non, c'est rien de le dire !... je viens de voir juger une femme de la haute... »

— Comment cela ? murmura du Plessis en feignant de ne pas comprendre.

— Oui, une baronne !... et les curieux ont remporté une veste... Elle a été acquittée. »

Robert du Plessis était servi à souhait et il avait réussi du premier coup beaucoup mieux qu'il ne l'espérait, car en demandant du feu à son voisin pour engager la conversation, il ne comptait pas que cet homme allait, sans qu'il l'y eût provoqué, lui parler de l'acquiescement de madame de Noyal.

Ce début, très inattendu, le mettait à l'aise et il ne craignait plus, en prolongeant l'entretien, d'être soupçonné de chercher à se renseigner sur un sujet qui l'intéressait, puisque c'était l'autre qui avait commencé.

Il sut dissimuler sa surprise et il dit, de l'air le plus naturel qu'il put prendre :

« Ah ! oui... je sais... cette baronne qui a tué sa cousine... les journaux ne s'occupent que de ça depuis trois mois... comment !... on ne l'a pas condamnée ?... »

— Elle a eu une rude veine... à sa place, une petite bourgeoise aurait écopé les travaux forcés à perpétuité, mais les gonzesses de la haute s'en tirent toujours : moi, je ne l'aurais pas acquittée ; mais je suis content tout de même, à cause que les curieux sont embêtés... L'avocat-bêcheur faisait une tête ! ah ! mince ! fallait voir ça ! »

Du Plessis était trop parisien pour ignorer que, dans l'argot des voleurs, les juges s'appellent des curieux et que l'avocat-bêcheur c'est le ministère public.

Le voyou était du même avis que le tapissier Dauphin. Juré, il n'aurait pas voté comme le noble personnage qui venait de lui gratter la patte, sur le quai de l'Horloge. Singularité à noter.

« Vous êtes fort heureux d'avoir pu entrer, reprit Robert en se gardant bien de le contredire. On prétend que les billets de faveur se vendaient aussi chers que des fauteuils d'orchestre à l'Opéra. »

— Ça se comprend, dit gravement le voisin ; une affaire capitale, c'est comme une première au théâtre... il faut casquer pour avoir des places réservées. Je connais ce commerce-là... je l'ai fait dans le temps... mais je suis entré à l'œil, en faisant queue. J'étais tout au fond de la salle et pourtant je voyais très bien... Elle est chouette la petite baronne... Moi, je n'aime que les brunes, mais des blondes comme celle-là, il n'y en a pas à remuer à la pelle... elle vous a des yeux !... ah ! elle ne sera pas embarrassée pour se remarier... d'autant qu'elle est très calée... »

Il savait que madame de Noyal était veuve et qu'elle était riche. Comment le savait-il ? Par les journaux peut-être ?... Plus probablement par M. de Chénérailles, se disait Robert du Plessis, et il se félicitait d'avoir eu l'idée de suivre ce drôle.

Il n'en avait encore tiré que des propos sans signification précise, mais il ne désespérait pas d'en apprendre plus long en écoutant ses bavardages. Il lui répugnait de le questionner, car il lui aurait fallu se familiariser tout à fait et il n'était pas encore décidé à aller jusque-là ; il préférait l'écouter, en se bornant à entretenir la causerie.

« Oui, dit-il ; elle a une grande fortune, à ce qu'il paraît. »

— Cent mille francs à manger par an !... c'est ça qui me botterait !... si je les avais, je me la coulerais douce... je ne les ai pas, mais je n'ai pas à me plaindre, continua l'homme en plongeant ses doigts dans la poche de son gilet, pour s'assurer que le billet de banque y était toujours.

— Alors, les affaires vont bien ? hasarda Robert.

— Peuh !... il y a des hauts et des bas... aujourd'hui, j'en ai fait une bonne... j'ai du pain sur la planche et j'ai idée que j'aurai bientôt du beurre à mettre dessus. »

Il compte que les gratifications vont se renouveler, pensa Robert. Et il ne douta plus que cet équivoque individu fût à la solde de M. de Chénérailles. Quels services pouvait-il bien rendre au sauveur de la baronne ? Robert ne le devinait pas, mais il n'en était que plus curieux de pousser l'enquête si bien commencée.

Evidemment, l'homme au chapeau mou ne savait pas que le voyageur à trois sous, placé à côté de lui, l'avait vu empocher sur le quai un royal pourboire, car s'il s'en était douté, il n'aurait eu garde de faire allusion à cette aubaine et de se vanter d'en attendre d'autres. Robert pouvait donc s'avancer un peu plus sans risquer de le mettre en défiance.

« Vous travaillez à la Bourse ? lui demanda-t-il. »

— Oui... des fois, répondit le voisin visiblement flatté d'être pris pour un spéculateur ou même pour un remisier ; mais c'est trop chanceux... on boit souvent des bouillons et j'aime mieux mon métier... je suis dans le commerce... je fais le courtage.

— C'est plus sûr.

— Oh ! ça ne va pas toujours comme je voudrais... mais je viens de mettre la main sur un bon client et ça va marcher. Vous n'y êtes pas, vous, dans les affaires ?

— Non. Je suis rentier.

— En v'là un état qui m'irait !... malheureusement mon père a oublié de me laisser des rentes... je ne m'en porte pas plus mal et ça ne m'empêche pas de nocer quand je suis en fonds... ce soir, comme vous voyez, je monte à la butte. »

Robert comprit de quelle butte il était question et il ne fut pas fâché d'apprendre que l'omnibus allait à Montmartre.

« Il n'y a encore que là qu'on rigole bien. Est-ce que vous y montez aussi, à c'te vieille butte ? lui demanda son aimable voisin. »

— Je vais voir un peintre de mes amis qui demeure de ce côté, s'empressa de répondre Robert, enchanté d'avoir trouvé un prétexte pour aller jusqu'au bout de la ligne, sans éveiller les soupçons du soi-disant courtier de commerce.

— Des peintres, c'en est plein là-haut... et j'en connais qui sont des bons zigs... ma sœur est modèle et quand j'étais gosse, je posais dans les ateliers... »

Du Plessis, lui aussi, connaissait des artistes, mais il ne pouvait pas songer à leur demander des renseignements sur un homme dont il ne savait pas le nom. Il se promettait cependant de revenir flâner à Montmartre avec les amis qu'il avait dans ces parages et il ne désespérait pas de l'y rencontrer, de le leur montrer et d'apprendre par eux ce qu'était au vrai cet étrange courtier.

En attendant qu'il en vint à tenter cette dernière chance, la lourde voiture faisait du chemin. Elle s'était arrêtée place de la Bourse, puis rue de Châteaudun et, maintenant, elle montait péniblement l'abrupte rue des Martyrs.

Robert se souvint de l'avoir vue stationner sur la place Pigalle, qui n'était pas loin. On allait donc arriver au terme du voyage.

Il ne restait plus sur l'impériale que les deux causeurs qui avaient cessé de causer : Robert, de peur d'en trop dire ; l'autre, peut-être parce qu'il craignait d'en avoir trop dit.

Et, pour Robert, le moment difficile approchait. Il s'agissait de ne pas perdre de vue son homme, quand il aurait pris pied sur le pavé et de se remettre à le suivre sans qu'il s'en aperçût.

Ce n'était pas commode, mais il n'en coûtait rien d'essayer.

L'omnibus s'arrêta devant le bureau de correspondance, près de la fontaine qui occupe le centre de la place Pigalle.

« Nous y sommes, dit le voisin en se levant vivement ; je suis pas fâché d'arriver, car il fait rudement faim et encore plus soif... je vas bouffer dans les grands prix et sécher une bouteille cachetée... ou deux... A l'avantage, mon prince ! »

Et, sans attendre une réponse à cette politesse gouailleuse, il dégringola de l'impériale, sans presque toucher les marchepieds.

Du Plessis, avant de descendre, le vit se diriger au pas de course vers une grande maison qui faisait le coin du boulevard, de l'autre côté de la place.

Cette maison, illuminée du haut en bas, il la connaissait pour y avoir déjeuné, une fois ; il savait que c'était le restaurant le mieux fréquenté du quartier et il se réjouissait que l'homme y allât dîner, car il n'aurait pas osé entrer derrière lui dans une gargote de bas étage, tandis qu'il pouvait dîner à l'Abbaye de Thélème, sans qu'on le remarquât.

Son ex-voisin de l'out-side ne s'étonnerait pas de l'y voir et



F. DE MYRBACH



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

AU MOULIN ROUGE

Robert pressentait qu'il ne chercherait pas à renouer l'entretien. En dinant, Robert le surveillerait de loin, s'arrangerait pour avoir fini en même temps que lui et sortirait sur ses talons, décidé qu'il était à le *filer* jusqu'à ce qu'il sût où il logeait.

Une fois lancé, Robert ne s'arrêtait plus, même sur les chemins périlleux; pas plus qu'un chasseur qui vient de lever un lièvre n'hésite à traverser les halliers les plus hérissés d'épines.

Le gibier qu'il suivait venait de disparaître dans l'escalier du restaurant dont l'enseigne Rabelaisienne s'étalait en lettres gothiques sur une façade en briques.

Robert ne perdit pas de temps pour y entrer après lui.

Au rez-de-chaussée, il y avait un café. L'homme ne s'y était pas arrêté et Robert le trouva déjà installé au fond de la grande salle du premier étage.

Beaucoup de tables étaient occupées et Robert cherchait des yeux une place propice à ses desseins, lorsqu'il avisa un peintre de sa connaissance qui venait de s'asseoir tout près de la porte, juste en face de l'individu suspect et qui, en l'apercevant, s'écria :

« Vous, ici!... quelle chance! vous allez dîner avec moi... mettez-vous là, cher ami! »

Du Plessis ne se fit pas prier et il n'aurait pas pu mieux choisir, car son homme lui faisait vis-à-vis, à distance, et ne pouvait pas sortir sans passer tout près de lui.

« Quel bon vent vous amène sur notre montagne? lui demanda le peintre, qui avait nom Cadornac.

— Mon cher, répondit gaiement du Plessis, je serais fort en peine de vous l'expliquer. Figurez-vous que l'idée m'est venue tout à coup de sauter dans un omnibus, sans savoir où il allait... Il m'a déposé place Pigalle.

— Je le bénis, cet omnibus, car je vous vois trop rarement... et puisque je vous tiens, je ne vous lâche plus de toute la soirée. En sortant d'ici, je vous montrerai les nombreuses curiosités du quartier, depuis le *Chat-Noir* jusqu'à l'*Elysée-Montmartre*, en passant par le *Moulin-Rouge*. Vous ne vous ennuierez pas, je vous le promets.

— Je ne m'ennuie jamais avec vous », dit aimablement du Plessis.

Il pensait ce qu'il disait, car il appréciait à toute sa valeur Pierre Cadornac, artiste de talent, homme d'esprit, galant homme et joyeux compagnon.



Il ne demandait pas mieux que d'être son convive; seulement, il se réservait, *in petto*, de reprendre sa liberté après le dîner.

Il s'attabla donc et il fit honneur à la cuisine de l'*Abbaye de Thélème*, tout en observant du coin de l'œil son ci-devant voisin de l'impériale qui, lui, ne regardait personne, occupé qu'il était à remplir et à vider son verre.

« Vous devez vous apercevoir que nous ne sommes pas au Café anglais, dit en riant Cadornac. Ici, la compagnie est assez mêlée, comme vous voyez... pas mal de bons bourgeois avec leurs épouses plus ou moins légitimes... là-bas, les élèves d'un atelier de sculpture du boulevard de Clichy qui se font régaler par un nouveau... plus loin, à notre droite, l'élément féminin est brillamment représenté par la fine fleur des habituées du Cirque Fernando... vous et moi, nous représentons la haute gomme... c'est complet!... »

— Et c'est très amusant, ajouta du Plessis. Nous avons en face de nous un véritable type... ce garçon qui dîne avec son chapeau sur la tête et qui a une si jolie cravate rose...

— Oh! celui-là ne vient pas souvent ici, mais on ne voit que lui dans le quartier... et c'est une des célébrités de la butte... l'illustre, l'unique, l'incomparable Fil-de-Soie!

— C'est la première fois que j'entends parler de cette illustration... à quoi M. Fil-de-Soie doit-il sa notoriété? demanda en souriant Robert.

— Oh! dit Cadornac, elle ne s'étend pas encore jusqu'aux grands boulevards. Il la doit à ses talents comme danseur.

— A l'Opéra?

— Non, et je crois que sa danse n'y obtiendrait aucun succès, mais il est sans rival à Montmartre. Les étoiles de la danse de fantaisie se l'arrachent. *Nini Patte-en-l'air* raffole de lui et la *Goulue* ne veut pas d'autre cavalier... Ça le pose... ne fait pas qui veut vis-à-vis à la *Goulue*!

— Peste! c'est un honneur dont il doit être fier... Est-ce qu'il n'a pas d'autre état que de lever la jambe?

— Je ne lui connais que celui-là et je vous assure qu'il en vit très bien... mais comme il ne l'exerce que le soir, je suppose que, le jour, il fait un métier quelconque... quand ce ne serait que pour se garer de la police qui cherche volontiers noise aux gens sans profession.

Robert aurait pu apprendre à son ami que Fil-de-Soie prétendait être courtier de commerce, mais il se contenta de dire négligemment : « Il doit demeurer sur la butte.

— Ou dans les environs, si tant est qu'il ait un domicile... et j'en doute fort... il ne demeure pas, il perche... c'est pour ses pareils que les *garnis* ont été inventés et le quartier en foisonne.

— Diable! pensa Robert, j'aurai de la peine à me renseigner sur lui chez son concierge.

— Mais, continua Cadornac, on est sûr de le rencontrer, tous les soirs, de neuf heures à minuit, au Moulin-Rouge, et si vous êtes curieux de le voir gigoter, vous tombez bien... il y a aujourd'hui une grande fête de nuit au Moulin-Rouge... c'est à deux pas d'ici et je vous y accompagnerai, quand nous aurons fini de dîner.

— Très volontiers », dit Robert qui n'avait pas de motif pour refuser, maintenant qu'il était renseigné sur les habitudes de Fil-de-Soie.

Il n'était plus obligé de se cacher pour le surveiller, car Fil-de-Soie ne s'étonnerait pas de revoir, dans un bal public très fréquenté, le monsieur qui avait voyagé avec lui sur l'omnibus de la place Pigalle.

Robert n'espérait plus en venir à ses fins, le soir même, mais il lui suffisait de savoir où il pourrait le retrouver plus tard et il n'était pas fâché d'assister, ce soir-là, à ses exercices chorégraphiques.

Il commençait d'ailleurs à envisager plus froidement les inci-

dents à propos desquels il s'était monté la tête et à se dire que le colloque suspect qu'il avait surpris sur le quai de l'Horloge pouvait avoir une raison d'être assez simple.

De ce que le chef du jury qui avait acquitté madame de Noyal employait et payait un drôle comme Fil-de-Soie, il ne s'ensuivait pas que les relations entre ces deux hommes se rattachassent à la cause criminelle qui venait d'être jugée.

Ces relations assurément ne faisaient pas honneur au Marquis, mais il y avait plus d'une façon de les expliquer, car Fil-de-Soie pouvait rendre des services de plus d'un genre à un chercheur de conquêtes faciles.

Robert, pourtant, n'était pas complètement revenu de ses premières idées. Il entrevoyait encore des dessous ténébreux, des trames compliquées et tout en s'avouant à lui-même qu'il pouvait très bien se tromper, il ne renonçait pas à s'occuper de M. de Chénérailles et de ses accointances avec un gibier de police. Seulement, il était moins pressé d'éclaircir ce mystère.

Du reste, Fil-de-Soie ne faisait aucune attention à lui, quoiqu'il le vit parfaitement. Fil-de-Soie entamait sa seconde bouteille d'un vin cacheté de rouge qui devait être un joli Bourgogne et il mangeait avec un entrain formidable, sans se préoccuper des suites de ce festin pantagruélique. Il portait bien la voile, comme disent les matelots et, au contraire des ténors qui ne pourraient pas chanter s'ils dinaient avant d'entrer en scène, il ne dansait jamais mieux qu'après boire.

Quand il demanda l'addition, Robert et Cadornac en étaient au café.

Robert le vit payer sa note avec le billet de banque du Marquis et ce billet était de cinq cents francs; Robert put le constater quand le garçon rapporta la monnaie sur une assiette.

M. de Chénérailles récompensait généreusement les gens qui le servaient.

Après avoir empoché les louis et les coupures de cent, d'un air aussi indifférent que s'il eût été accoutumé à porter sur lui la



forte somme, Fil-de-Soie sortit de la salle, sans regarder personne.

« Il roule sur l'or, dit entre ses dents Robert du Plessis.

— Il n'y a que les métiers canailles qui rapportent, répliqua philosophiquement Cadornac. Mais, il n'est pas loin de dix heures. Le quadrille des célébrités va commencer. Allons voir travailler Fil-de-Soie. »

Robert ne se fit pas prier pour lever la séance.

Presque tous les dineurs étaient partis. Les gais propos du peintre avaient prolongé le repas, à la satisfaction de Robert du Plessis qui tenait à ne pas quitter la place avant l'homme qu'il ne voulait pas lâcher.

Les deux amis débouchèrent sur la place Pigalle et s'acheminèrent vers le bal, alors tout récemment ouvert sur l'emplacement d'un autre beaucoup moins bien fréquenté.

Un colossal moulin, en verres de couleur, dont les ailes étincelantes tournaient sans relâche, signalait de loin l'entrée de ce nouvel Eden, créé par un directeur intelligent qui avait su y attirer l'élégant public du Jardin de Paris et autres lieux de plaisir à la mode.

Robert du Plessis y était déjà venu, mais il n'y était jamais venu qu'en voiture et il fut tout surpris de voir le boulevard qui y mène, presque aussi animé, à cette heure de nuit, que le boulevard des Italiens. Ce n'était pas le même monde et c'était moins brillamment éclairé; c'était plus vivant, plus grouillant et, pour tout dire, plus gai.

Cadornac en prit texte pour vanter les agréments de ce quartier excentrique où les cafés ne se ferment qu'à deux heures du matin et il se moqua de Robert qui lui parlait de certaines attaques nocturnes dont il avait lu le récit dans les journaux.

« Des attaques, jamais! affirma l'artiste, montmartrois convaincu; tout au plus des rixes entre ivrognes. Je m'y promènerais sans crainte toute la nuit avec cent mille francs dans mon portefeuille. »

Robert l'en crut sur parole et ils suivirent la foule qui assiégeait les guichets. C'était l'heure du flot mondain, comme le matin au Bois de Boulogne pour les cavaliers et pour les amazones.

Des coupés fort bien tenus s'arrêtaient devant la grande porte illuminée *a giorno* et déposaient sur le trottoir, non seulement d'élégantes horizontales, mais aussi des clubmen à boutons fleuries.

Robert ne s'en étonnait pas trop, car il savait que le Moulin-Rouge avait la vogue, mais il fut stupéfait de voir descendre de voiture le monsieur qu'il y avait vu monter sur le quai de l'Horloge.

Un juré, pourtant, a bien le droit, après avoir siégé toute la journée, de venir le soir se distraire au bal; surtout quand il n'a condamné personne — et c'était le cas.

Pour comble d'imprévu, ce juré qui avait fait acquitter Madame de Noyal, salua en passant Pierre Cadornac et le peintre rendit le salut avec empressement.

« Vous connaissez ce Monsieur? demanda vivement du Plessis.

— Pas beaucoup. Et vous?

— Moi, de nom seulement. Il s'appelle le marquis de Chénérailles.

— Je ne savais pas qu'il fût marquis, mais je sais qu'il est fort riche. J'ai fait son portrait l'année dernière, pendant l'Exposition, et il m'a royalement payé.

— Alors, vous êtes allé chez lui?

— Non; il venait poser chez moi, mais si ça vous intéresse, je puis vous dire qu'il demeure rue Galilée, 19.

— Ça m'est égal, s'empressa de répondre du Plessis qui ne voulait pas mettre son ami au courant de la situation.

— Son portrait a eu du succès au dernier salon, reprit Cadornac. Je n'ai pas eu grand mérite à le réussir, car ce monsieur a une tête très caractérisée... il a l'air d'un Fra Diavolo.

— Un Fra Diavolo blond, alors...

— C'est vrai, il est blond... il tire même sur le roux... mais il a des yeux d'oiseau de proie... je ne me lasse pas de les étudier, ces yeux-là, quand je le rencontre au Moulin-Rouge... il y vient assez souvent... et je le soupçonne d'y venir pour les habituées de l'endroit. »

C'était assez vraisemblable et, en admettant que le marquis employât Fil-de-Soie à des besognes invouables, on ne pouvait guère supposer qu'il lui eût donné rendez-vous pour s'aboucher avec lui dans un lieu public. Robert se disait aussi qu'il aurait moins de peine à se renseigner plus tard sur ce gentleman que sur un nomade sans feu ni lieu.

D'ores et déjà, il n'avait pas perdu sa soirée, puisqu'il savait l'adresse de M. de Chénérailles. Avec le temps, et, répandu comme il l'était, Robert obtiendrait certainement des informations plus



précises. Donc, il pouvait se dispenser de s'attacher, cette nuit-là, à la poursuite de l'un ou de l'autre. Il lui suffisait de rester une heure au Moulin-Rouge pour observer leurs allures. Après quoi, rien ne l'empêcherait d'aller se coucher tranquillement, sauf à se remettre en chasse, dès le lendemain, si le cœur lui en disait.

Il entra délibérément au bras de Cadornac, qui le mena tout droit à l'immense salle où on dansait.

La fête battait son plein. Cinquante couples se démenaient, fouettés par les fanfares cuivrées d'un orchestre endiablé et entourés d'un triple rang de spectateurs enthousiastes.

Les deux amis mirent beaucoup de temps à se pousser jusqu'au quadrille privilégié où figuraient les premiers sujets d'un corps de ballet qui n'avait pas suivi les cours de M. Mérante, du grand Opéra : *Rayon-d'Or*, *Etoile-Filante*, *Grille-d'Égout*, *la Goulue*, et d'autres moins illustres ; mais ils arrivèrent au moment psychologique où la Goulue venait d'exécuter un pas impossible à décrire : des bonds de chèvre folle, des renversements de corps à croire qu'elle allait se casser en deux morceaux, des envolées de jupons à n'y voir que du feu. Le public trépignait de joie.

C'était le tour de Fil-de-Soie d'entrer en scène par un cavalier seul et Robert vit tout de suite que Cadornac n'avait pas surfait le talent de ce roi du Moulin-Rouge.

Fil-de-Soie avait une danse à lui, une danse qui le distinguait des sauteurs payés par l'administration pour se disloquer. Il faisait comme eux tout ce qu'il voulait de son corps, mais ses traits étaient aussi mobiles que ses articulations et il accompagnait ses contorsions de jeux de physionomie et de gestes dont la signification échappait à Robert du Plessis.

Ainsi, il imitait les mouvements d'un homme qui compte des écus d'une main, et de l'autre, il comprimait les battements de son cœur, en levant les yeux au ciel.

La galerie comprenait peut-être, car elle riait à se tordre, tandis que Robert se demandait à qui s'adressait cette pantomime.

En passant en revue les spectateurs, il aperçut au premier rang M. de Chénérailles.

Fil-de-Soie voulait-il, par ses attitudes, remercier ce monsieur de l'avoir gratifié d'un billet de cinq cents francs ? Robert était tenté de le croire. Mais, bientôt, Fil-de-Soie changea de mimique. Sans cesser de tricoter des jambes, il allongea la tête et il se frappa la nuque du tranchant de la main, pour imiter sans doute la chute de la hache sur le cou d'un condamné.

« Bravo ! cria une voix ; c'est le pas du guillotiné par persuasion. »

« Vive Fil-de-Soie ! » criait la foule, en applaudissant bruyamment.

Fil-de-Soie s'arrêta court, prit sa tête à deux mains, — le geste si connu de Paulin Ménier dans le rôle de Chopard du *Courrier de Lyon* — et fit mine de la jeter aux pieds de M. de Chénérailles qui ne s'occupait pas de lui, car il était en ce moment fort affairé à complimenter une jolie danseuse qu'il serrait de près.

Le quadrille finissait. Quelques enragés proposèrent de porter en triomphe Fil-de-Soie et la Goulue.

Le couple se déroba à cet honneur, mais il y eut une bousculade qui rompit le cercle et sépara les deux amis.

Robert eut beaucoup de peine à se dégager et, quand il y eut réussi, il se trouva seul au milieu de gens inconnus.

M. de Chénérailles, comme Cadornac, avait disparu.

Il n'en fallut pas plus pour refroidir l'ardeur de Robert du Plessis et pour donner une autre direction à ses idées.

Il comprit qu'il ne gagnerait rien à s'éterniser dans ce bal où il n'espérait plus surprendre le secret des relations du juré, sauveur de la baronne, avec le danseur préféré de la Goulue.

Il en avait assez vu pour se convaincre que ces deux hommes se connaissaient et cette bagarre l'avait dégoûté de les surveiller.

« Au diable tout ce monde-là ! grommelait-il en se dirigeant vers la sortie. Cadornac m'excusera de lui avoir faussé compagnie. Je vais me coucher. »

Il lui tardait de s'en aller, mais il mourait de soif.

Après avoir traversé la grande salle, il s'assit à une table qu'il trouva libre au coin du large vestibule qui aboutit à la porte

de l'établissement et il se fit servir un verre de limonade glacée qu'il paya avant de le vider, sans prendre garde à trois individus qui buvaient du punch à côté de lui et qui purent voir que son porte-monnaie était bien garni.

Robert avait en tête autre chose que de se préoccuper de ses voisins de table. Il eut tôt fait d'avalier la boisson rafraîchissante et de quitter la place, sans s'apercevoir que les buveurs de punch s'étaient levés presque en même temps que lui.

Il croisa en chemin de nombreux retardataires qui arrivaient au moment où il sortait et dès qu'il fut dehors, il se dépêcha de traverser le boulevard, pour se tirer de la cohue qui encombraient les abords du Moulin-Rouge. Le plein air acheva de le calmer.

Du Plessis demeurait avenue Percier, au coin de la rue de la Boétie. Il n'avait qu'à descendre la rue Blanche jusqu'à la place de la Trinité et à monter ensuite le boulevard Haussmann. Le trajet n'était pas long et le temps fait à souhait pour marcher. Il décida qu'il rentrerait chez lui à pied et il se mit en route.

La place Blanche étincelait de lumières, mais la rue Blanche était sombre, car l'animation nocturne de ce quartier tant vanté par le peintre Cadornac ne s'étend guère au delà du boulevard de Clichy. Plus haut, sur la butte, c'est presque le désert ; plus bas, du côté de Paris, c'est la paix bourgeoise d'une petite ville de rentiers qui se couchent tôt.

Il n'était pas encore minuit et déjà les passants se faisaient rares. Les marchands avaient clos leurs boutiques et le silence de cette

voie solitaire semblait d'autant plus profond que le boulevard était plus bruyant.

Robert ne remarquait pas ce contraste. Il allait droit devant lui en rasant les maisons du côté gauche et en se remémorant les événements de cette soirée mouvementée.

Plus il y réfléchissait, plus il se persuadait qu'il s'était exagéré l'importance d'une succession de faits indépendants les uns des autres et qu'il avait été la dupe de son imagination.

Dans tout cela, il n'y avait de positif que l'acquittement de madame de Noyal. Il ne pouvait pas s'en affliger et la seule question qu'il eût à trancher c'était de décider s'il la reverrait.

Or, il avait tout le temps d'y penser, et il se disait que la nuit porte conseil.

A la hauteur de la rue Mansart qui coupe obliquement la rue Blanche, il fut frôlé par deux messieurs qui le dépassèrent et qu'il perdit bientôt de vue, car ils marchaient beaucoup plus vite que lui.

Il venait, un instant après, de traverser la rue Chaptal et il continuait à cheminer, lorsque, au moment où il arrivait devant la grille entr'ouverte qui barre l'entrée de la cité Gaillard, il eut l'intuition que quelqu'un était sur ses talons.

Il ne l'entendait pas ; il le devinait. Et il allait se retourner, quand une courroie lancée par derrière et par-dessus sa tête lui serra le cou, après lui avoir éraflé la figure.

Soulevé de terre par une violente poussée, il perdit pied, et il resta suspendu sur le dos de l'assaillant, mais il ne perdit pas immédiatement connaissance, car il put entendre ces mots lancés à des complices par l'homme qui le tenait :

« Barbotez-le vite !... V'là une roulante qui vient. »

Robert put même encore sentir des mains qui fouillaient dans ses poches ; puis, suffoqué par le lien qui l'étranglait, il cessa de penser et il n'eut plus conscience de ce qui lui arrivait.

Quand il reprit ses sens, secoué par la commotion d'une chute sur le pavé, il comprit que les gredins qui venaient de le détrousser l'avaient laissé tomber pour s'enfuir, après avoir fait leur coup, et, en ouvrant les yeux, il vit, penché sur lui, un monsieur qui lui tenait les deux mains pour l'aider à se relever.

Celui-là assurément n'était pas de la bande et il arrivait fort à propos. Robert, avec son secours, se remit debout.

« Vous n'êtes pas blessé, Monsieur ? » lui demanda le généreux inconnu.

Et comme Robert, encore tout étourdi, ne se hâtait pas de répondre, il reprit vivement : « Mais je ne me trompe pas... c'est vous, Monsieur, que j'ai rencontré à la porte du Moulin-Rouge... Vous donniez le bras à M. Cadornac... »

— Oui, c'était moi, balbutia Robert.

— Je suis donc plus heureux que je ne pensais, puisque j'ai rendu service à l'ami d'un artiste que je tiens en grande estime et qui m'est très sympathique. »

A ce discours, Robert, revenu à lui, reconnut enfin son sauveur. Il devait la vie à M. de Chénérailles, et cette dernière aventure n'était pas la moins extraordinaire de toutes celles qui s'étaient succédées depuis qu'il était sorti de la salle des assises.

« Je suis malheureusement arrivé trop tard pour empêcher ces misérables de vous voler, continua le marquis, et ils ont eu le temps de disparaître... J'avais mis la tête à la portière pour presser mon cocher, et je les ai vus opérer... Ils vous ont fait ce qu'ils appellent le *coup du père François*... L'un vous tenait sur son dos pendant que les autres vous dévalisaient... »

— Je crois, en effet, qu'ils ne m'ont rien laissé ; mais je ne leur en veux pas, car ils auraient pu m'achever... et sans vous, Monsieur, ils n'y auraient certainement pas manqué. Je ne sais comment vous remercier...

— Me remercier de quoi ?... J'ai fait ce que vous auriez fait à ma place, et je n'ai eu d'autre mérite que celui de passer par la rue Blanche, au moment où ces chenapans vous attaquaient... Si vous devez de la reconnaissance à quelqu'un, c'est à mon cocher qui a pris ce chemin au lieu de suivre le boulevard extérieur pour me ramener rue Galilée où j'habite. Mais après une secousse pareille, vous n'êtes pas en état de marcher, et vous allez me

permettre de vous reconduire chez vous dans ma voiture. Où demeurez-vous ? »

Ce fut dit si naturellement que Robert ne pouvait pas refuser. Il avait d'ailleurs grand besoin d'aide, car il se ressentait de sa chute et il aurait eu beaucoup de peine à regagner à pied l'avenue Percier.

Il donna son adresse et, sans faire de façons déplacées, il monta dans le coupé de M. de Chénérailles.

Une seconde après, ces messieurs roulaient assis, côte à côte, comme une paire d'amis, sur la même banquette capitonnée.

Quand du Plessis avait surpris le marquis en conférence avec Fil-de-Soie, sur le quai de l'Horloge, il ne prévoyait guère que, quelques heures plus tard, il se servirait de sa voiture pour rentrer chez lui. Tout arrive !

Et du Plessis qui allait volontiers d'un excès à l'autre, ne se défiait plus du tout de ce gentleman qu'il avait soupçonné de gros méfaits.

Peu s'en fallut qu'emporté par un élan de reconnaissance, il ne lui racontât tout ce qu'il avait pensé de lui, en s'excusant de l'avoir pris pour un associé de Fil-de-Soie. Et s'il ne fit pas cette confession, c'est qu'il fut retenu par un louable scrupule : elle l'aurait amené à parler de la Cour d'assises, du juré tapissier et de la baronne acquittée. Il lui répugnait d'aborder ce sujet, maintenant qu'il commençait à croire que madame de Noyal était innocente.

Il se borna donc à exprimer le désir de revoir son sauveur, à lui dire son nom et à lui demander le sien qu'il était censé ne pas connaître.

Le sauveur répondit à ces ouvertures en remettant sa carte à Robert du Plessis et en lui annonçant qu'il viendrait, dès le lendemain, prendre de ses nouvelles. A quoi du Plessis répliqua que c'était à lui d'aller le remercier.

Ces assauts de courtoisie défrayèrent la conversation pendant tout le voyage qui ne fut pas long, car le cheval attelé au coupé du marquis filait comme le vent. Pas plus que Robert, M. de Chénérailles ne parla du jury, ni du fameux « pas du guillotiné par persuasion » dansé au Moulin-Rouge.

Ces messieurs semblaient s'être donné le mot pour ne pas sortir des banalités polies et sans doute chacun d'eux avait ses raisons pour se tenir sur la réserve.

Avenue Percier, quand la voiture s'arrêta devant la maison où demeurait Robert du Plessis, le marquis, descendu le premier, sonna lui-même à la porte et poussa la prévenance jusqu'à lui proposer son bras pour monter l'escalier. Robert qui n'avait plus besoin d'aide refusa cette offre obligeante et ils se séparèrent après avoir échangé une chaleureuse poignée de mains.

Tout est bien qui finit bien, dit le proverbe, et la soirée, très mal commencée, ne pouvait pas mieux finir.

En rentrant dans son appartement — un confortable et coquet entresol — Robert éprouva la même satisfaction qu'un chasseur qui trouve un bon gîte après les émotions et les fatigues d'une longue chasse. Son domestique l'attendait. Il le renvoya et il ne tarda guère à se mettre au lit ; mais le sommeil ne vint pas vite.

Les scènes auxquelles il avait assisté lui revenaient à l'esprit et elles lui faisaient l'effet d'un rêve.

Un mauvais rêve, car elles lui rappelaient le souvenir de Jeanne Caristie qu'il avait aimée.

Il pensait aussi à ses futurs rapports avec madame de Noyal. Il lui devait bien une visite, et il se promettait de lui apprendre ce qu'avait fait pour elle ce juré qu'elle ne connaissait pas et qu'il se reprochait d'avoir accusé à la légère.

Après, il reprendrait son train accoutumé, et la vie parisienne lui ferait vite oublier le drame sombre que venait de dénouer — il le croyait du moins — l'acquittement de la baronne.

Il ne se doutait pas que le drame ne faisait que commencer et qu'il en verrait bien d'autres.

FORTUNÉ DU BOISGOBEY.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

(A continuer.)



Mère nourrice

par

François Coppée

En province, dans un affreux café-concert.

Ayant manqué le train, voulant être à couvert,
— Il pleuvait — j'entrai là pour tuer ma soirée.
La salle, dans le goût moresque décorée,
— Alhambra de carton, Généralife en « toc », —
Prétendait évoquer on ne sait quel Maroc.
Là, dans d'étroits fauteuils, vrais sièges de torture,
Tous les mauvais sujets de la sous-préfecture,
Hobereaux désœuvrés, sous-off's du régiment,
Clercs d'avoués, commis de l'enregistrement,
Buvaient et tapageaient. Rien n'est lugubre comme
La débauche mesquine et le vice économe.
Sur les tréteaux, pourtant, c'était encore pis.
Oh ! la stupidité de ces couplets glapis !
Oh ! ces maigres cabots râpés ! — C'était trop triste.
J'allais fuir, quand parut une nouvelle « artiste » ;
Et le murmure heureux qui d'abord s'éleva
M'apprit que je voyais l'étoile, la diva,
Par tous ces bas viveurs, à coup sûr, convoitée.
Une assez belle fille, oui, mais une effrontée,
Montrant toute sa gorge et l'offrant au public.
Quand elle eut salué, ce fut un cri : « Très chic !...
« Bravo !... Très chic !... Encore ! » Et la femelle experte,
Par le geste indécent de sa poitrine offerte,
Fit hennir de nouveau le public exultant.

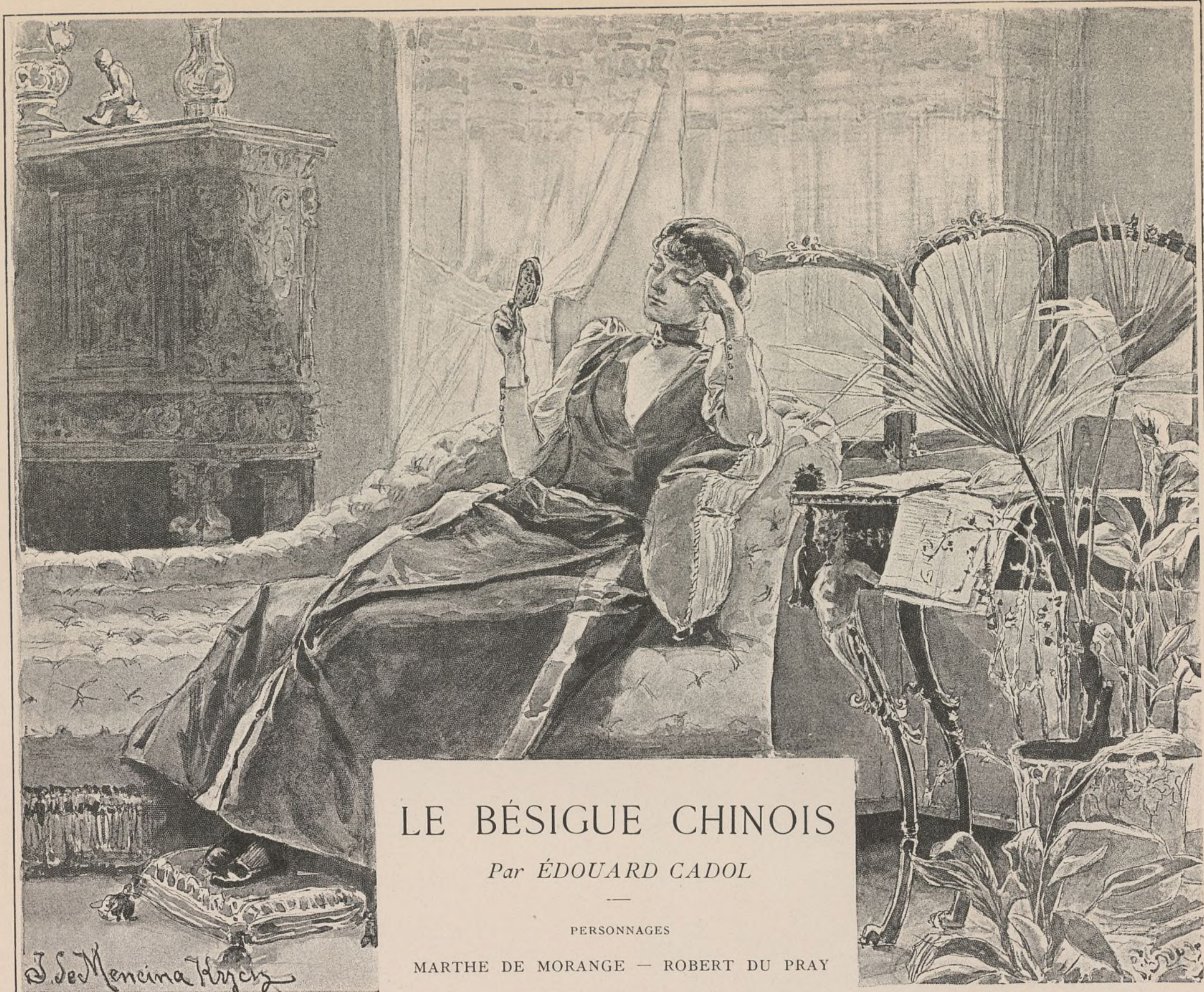
Ce spectacle, à la fin, devenait révoltant ;
Un bon lit m'attendait à « l'Hôtel du Commerce »,
Et je sortis. Mais l'eau tombant toujours à verse,
Je dus m'asseoir encore dans le café désert
Qu'il fallait traverser pour aller au concert ;

Et là, tout en buvant une bière exécration,
Je vis une fillette à l'aspect misérable
Qui tenait sur ses bras un enfant nouveau-né.
A cette heure ? En ce lieu ? J'étais fort étonné ;
Car, si tard, les bébés sont couchés, d'ordinaire.
L'enfant pleurait, voulant sa nourrice ou sa mère,
Et la petite bonne à fichu campagnard
Le berçait doucement, à côté du billard.

Soudain, par un couloir s'ouvrant dans la tenture,
Reparut devant moi la triste créature
Qui tout à l'heure offrait impudemment sa peau.
Fanée, presque en haillons, sans fard, sans oripeau,
Elle prouvait combien la rampe est décevante.
Elle entra vivement, sourit à la servante,
Lui retira des mains le petit avec soin,
Puis, allant s'installer dans le plus sombre coin
Et du côté du mur détournant le visage,
D'une hâtive main elle ouvrit son corsage
Et présenta le sein à l'enfant, qui se tut.

Même dans l'infamie et la honte, salut,
Geste auguste et touchant de la mère-nourrice !
J'ai manqué d'indulgence envers toi, pauvre actrice !
Tu faisais ton métier tout à l'heure. Il fallait
Gagner ton pain pour que ton enfant eût du lait.
Tu le prends où tu peux, ce pain. La gorge obscène
Qu'aux regards libertins tu montres sur la scène,
Est bonne au nourrisson qui tette avec ardeur ;
Et la maternité t'a rendu la pudeur.
Courtisane en public, mère à la dérobée,
Je t'excuse et te plains, pauvre fille tombée,
Quand je te vois remplir un devoir solennel ;
Et je salue en toi cet instinct maternel
Qui fait que toute femme est sacrée et qui donne
A la prostituée un geste de madone.





LE BÉSIGUE CHINOIS

Par ÉDOUARD CADOL

PERSONNAGES

MARTHE DE MORANGE — ROBERT DU PRAY

A Paris. — Un salon, porte au fond ; une de chaque côté. — Ameublement confortable. — Une table vers le milieu du théâtre.

SCÈNE I

MARTHE, seule.

(Au lever du rideau, la scène est vide. Marthe paraît par une porte de côté, entre, puis revient à la porte et parle à une servante qu'on ne voit pas.)

MARTHE. — Marianne... Vous vous rappellerez bien ce nom : « Du Pray ; M. Robert du Pray », n'est-ce pas?... — Plait-il ? C'est le nom de mon fils ? Parfaitement. Où avais-je la tête ! — En effet, c'est le nom de M. Jacques, ce qui se comprend, puisque le monsieur qui va venir est son père. C'est compris ? Eh bien ! vous ne l'annoncerez pas. Et durant sa présence, je ne serai visible pour personne ; mais personne ! C'est entendu... (Elle ferme la porte, puis l'entrebâille de nouveau.) Marianne... Ce monsieur a été mon mari. Oui. Pendant quelques années, je me suis appelée : « Madame du Pray. » (Elle descend en scène...) Voilà de quoi couper court aux suppositions... S'il avait accepté l'entrevue chez l'avoué, je n'en serais pas à faire des confidences à ma femme de chambre. Mais il n'a pas voulu. (Relisant un billet resté sur la table...) « Puisque c'est au sujet de notre fils que vous désirez « m'entretenir, un tiers n'a que faire entre nous. J'aurai donc « l'honneur de me présenter chez vous à deux heures, demain... » Soit ! Du moment qu'il lui est indifférent de revenir dans cet appartement que nous avons partagé... Oh ! les hommes ! Aucune délicatesse !... Enfin... Il ne tardera plus. (Elle se regarde à la glace.) Je l'ai aperçu, il y a quelque temps ; il ne change pas, lui. (Avec une nuance de dépit.) Il ne change pas !... C'est donc juste ? J'en connais des maris... qui n'ont rien à se reprocher, eux !... Eh bien ! ils sont changés. Parfaits ; mais changés ; même vilains ! C'est donc juste ? Non, ce n'est pas juste, et, même, il faudrait une loi, qui... (on entend sonner.) Le voilà !... Est-ce curieux que ça me trouble. Qu'il ne s'en aperçoive pas du moins !...

SCÈNE II

MARTHE, ROBERT.

(Saluts contraints).

ROBERT. — Madame...

MARTHE. — Entrez... Mais entrez, Monsieur. Asseyez-vous, on ne paie pas les chaises.

ROBERT. — Votre santé ?...

MARTHE, sardonique. (Après un signe de tête.) — Et vous-même, ne semblez pas avoir déperlé, je vois.

ROBERT. — Ce n'était pas, je crois, indispensable ; pourtant s'il faut m'en excuser...

MARTHE (susceptible). — Si vous êtes venu pour vous amuser à mes dépens...

ROBERT. — Du tout ! Mais votre façon de m'accueillir me déconcerte un peu, je l'avoue.

MARTHE. — Je ne puis pourtant pas vous sauter au cou !

ROBERT. — Ce ne serait... plus convenable.

MARTHE (sévère). — Monsieur !... Venons au fait, s'il vous plaît. Il s'agit de mon fils, de Jacques. Comme je vous l'ai écrit, il parle d'entrer dans la marine, de se préparer aux examens du Borda... Qu'avez-vous à dire ?

ROBERT. — C'est une résolution au moins singulière, en effet.

MARTHE (susceptible). — Singulière ? Dois-je entendre par là que vous trouvez à reprendre aux principes qui ont présidé à son éducation ?

ROBERT. — Nullement ! Mais...

MARTHE (s'animant). — Ce sont les miens, Monsieur. Vous les approuviez autrefois, si j'ai bonne mémoire. Mais alors, il est vrai...

ROBERT. — Alors, Madame...

MARTHE (l'interrompant). — Ah ! laissons le passé, n'est-ce pas ?

ROBERT. — Remarquez, je vous prie...

MARTHE (l'interrompant). — Que vous vous gardez d'y faire allusion. C'est prudent ! Et vous l'avez compris, puisque, même au tribunal, vous vous êtes borné à vous en remettre à la sagesse des juges ! Ne vous en prenez donc qu'à vous, s'ils m'ont donné gain de cause.

ROBERT. — Je ne me plains pas.

MARTHE. — Moi non plus ! J'y aurais mauvaise grâce : partage par moitié de l'avoir commun, ce qui est un beau denier, pour une femme épousée sans dot, soi-disant par inclination.

ROBERT. — Soi-disant ? Dites...

MARTHE (dédaigneuse). — Oui ; ah !... Je vous dispense de ménager mon amour-propre. Mais le meilleur est que l'on m'a accordé la garde de mon fils... Vous ne me l'avez pas disputée, je le reconnais. Ce n'est même pas vous qui avez demandé qu'il fût mis en pension à huit ans ; c'est le ministère public qui l'a pris sur lui, réglant jusqu'aux visites de ses père et mère. Je comptais que ses études finies, il me reviendrait. Et voilà, qu'à quatorze ans, tout au plus, il veut s'embarquer, en dépit des dangers d'une

telle carrière : la tempête, les écueils, les abordages, l'insalubrité des climats lointains. D'où lui vient cette idée ? Qui la lui a suggérée ?

ROBERT. — M'en accuseriez-vous ?

MARTHE. — Qui sait ! pour vous venger, pour me l'ôter.

ROBERT (*protestant.*) — Ah ! Madame !..



MARTHE (*animée.*) — En ce cas, comment n'interposez-vous pas votre autorité ? C'est cela qui m'échappe, qui me semble incompréhensible de la part d'un père. Vous voyez ! je vous le dis bien franchement. Et que répondez-vous ? Rien, rien !..

ROBERT. — Permettez...

MARTHE. — Ah ! soyez loyal ! Je vous fais juge. Avez-vous répondu quelque chose ?

ROBERT. — Non ; mais...

MARTHE (*triumphante.*) — Ah ! il en convient !

ROBERT. — Mais sapsist, que répondre, puisque vous parlez tout le temps ! Pardon, ne vous fâchez pas. Et croyez que j'ai très gros cœur, comme vous. Quant à opposer mon autorité, c'est vite dit ! Quelle est-elle, l'autorité d'un père qu'un tribunal a condamné, dépossédé de partie de sa tutelle ?

MARTHE. — C'est votre faute !

ROBERT. — C'est ma faute, si votre avocat m'a noirci à outrance, en articulant des mensonges ? Vous le savez bien, vous, que ce sont des mensonges.

MARTHE. — Parbleu ! Mais c'est la plaidoirie, cela, Monsieur ! Du reste, on pensait que votre défenseur en ferait rabattre pour le moins les deux tiers. Pourquoi n'a-t-il pas répliqué ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas défendu ?

ROBERT. — Parce que...

MARTHE. — Parce que vous étiez enchanté de perdre le procès, de vous débarrasser de vos liens, de recouvrer votre chère liberté !

ROBERT. — Mais rappelez-vous donc, qu'au contraire, je vous ai conjuré de ne pas plaider. La veille de l'audience encore, je

me présentais chez Mademoiselle votre tante, décidé à me jeter à vos pieds.

MARTHE. — Il était trop tard.

ROBERT. — Mais depuis deux mois, vous le savez, je montais des factions interminables sous vos fenêtres, espérant vous voir sortir, vous aborder, vous convaincre. Les boutiquiers commençaient à me prendre pour un malfaiteur ; le portier démançait ses balais, à la nuit tombante, et votre tante, non satisfaite de me jeter la porte au nez, me signalait à la police.

MARTHE (*s'animant.*) — Trop tard, je vous dis. Ma tante me tenait enfermée. C'est avant qu'il fallait m'empêcher de la croire jusqu'à la suivre. Il fallait parler plus haut qu'elle, vous fâcher, la renvoyer même ; il fallait... eh ! oui ! il fallait me battre plutôt !

ROBERT. — Ah !

MARTHE. — Si vous m'aviez aimée, Monsieur !..

ROBERT. — Vous me faites un crime de ne pas vous avoir battue ?

MARTHE. — Pas fort ; mais... Allons ! vous avez manqué d'énergie !

ROBERT. — C'est admirable ! Votre avocat eût fait merveille avec cet argument : « Messieurs, ce mari qui parle de son respect et de son amour, il ne nous a même pas battue, le monstre ! »

MARTHE. — Si vous plaisantez !..

ROBERT. — Il n'y a pas lieu. Je le sais, hélas ! Mais en vérité, Marthe, si je ne me suis pas défendu, c'est afin que la mère de mon fils ne fût pas diminuée, entamée par la moindre articulation. Comment ne l'avez-vous pas deviné ?

MARTHE. — Plus tard, oui ; cette supposition m'est venue, quand ma tante, se brouillant avec moi, est retournée dans sa province... Enfin ! que voulez-vous !.. Ce qui est fait, est fait ; rien ne sert d'y revenir. Toutefois, si Jacques s'obstine à s'embarquer, me voilà bien, moi : sans enfant, sans mari !.. A votre idée, que pourrais-je bien faire pour ne pas mourir tout à fait d'ennui ?

ROBERT. — Il y a à Paris différentes sociétés de bienfaisance ; on soulage des infortunes, on console des affligés...

MARTHE. — C'est gai, ça ! Non que j'aie le goût excessif des distractions mondaines. — Mais quelles relations peut entretenir une femme seule ?

ROBERT. — Prenez une dame de compagnie.

MARTHE. — Peuh !

ROBERT. — C'est du moins quelqu'un à qui parler.

MARTHE. — De quoi ?

ROBERT. — De ce qu'on lit dans le journal. Et puis la plupart ont eu des revers, qu'elles racontent volontiers.

MARTHE. — Voilà encore qui est réjouissant !

ROBERT. — Si je me rappelle, vous aimiez assez faire un bésigue chinois au coin du feu, eh bien...

MARTHE. — Autrefois, j'en conviens...

ROBERT. — Vous ne jouez plus au bésigue ?

MARTHE. — Jamais... Et je crois bien que les cartes sont restées telles que vous les avez laissées à notre dernière partie. (*Elle a ouvert le tiroir de la table.*) Oui, les voilà. (*Elle les sort et machinalement les mêle.*) Pour jouer au bésigue ou à tout autre jeu avec quelqu'un, il faut être sur le pied de l'égalité, voyez-vous.

ROBERT (*couplant machinalement.*) — C'est juste.

MARTHE (*distribuant les cartes par distraction.*) — Savez-vous : je suis parfois tentée de suivre le conseil de me remarier.

ROBERT (*tout en jouant, sans y prendre garde.*) — Ah !... On vous le conseille ?..

MARTHE. — On m'a même parlé d'un Monsieur.

ROBERT. — Ah !... Eh bien ?

MARTHE. — Qu'est-ce que vous en dites ?

ROBERT (*évasif.*) — Mon Dieu ! moi... — Il n'y a donc que des sept, dans ce jeu-là ?

MARTHE. — Ça vous est égal, que je me remarie ?

ROBERT (*vivement.*) — Non !... (*Se dominant.*) Mais c'est délicat de vous dire...

MARTHE. — Pourquoi ? Nous ne sommes plus rien l'un à l'autre. Vous êtes à mon égard, comme un étranger.

ROBERT. — Un étranger !..

MARTHE. — Mettons : une connaissance. Et une connaissance peut donner son avis.

ROBERT. — Soit ! Eh bien ! prenez garde. — Quarante d'atout.

MARTHE. — En quoi ?

ROBERT. — En trèfle.

MARTHE. — Quelle contrariété ; j'ai jeté un dix. — Prendre garde, dites-vous ?..

ROBERT. — On peut troquer son cheval borgne contre un aveugle.

MARTHE. — Cent d'as. — N'êtes-vous pas un peu comme le chien du jardinier aussi ? — Quarante de valets.

ROBERT. — Vlan ! Les deux de carreau. Me voilà fixé. — Le chien du jardinier n'a pas d'application en ceci. C'est de vous, non de moi qu'il est question. C'est vous qui m'intéressez.

MARTHE. — Vrai ?

ROBERT. — Comme une connaissance. D'abord, pourquoi ce Monsieur veut-il vous épouser ?

MARTHE. — Dame !..

ROBERT. — Bon ; mais quelle est sa position ? Est-il riche ?
 MARTHE. — Non.
 ROBERT. — Aïe !
 MARTHE. — Il l'a été ; mais...
 ROBERT. — Ah, aïe, aïe ! Fait-il quelque chose ? Quoi ?
 MARTHE. — Rien. C'est un homme comme il faut.
 ROBERT. — Je vous remercie bien, par exemple ! Parce que je suis maître d'usine, je ne suis donc pas comme il faut ?
 MARTHE. — Je veux dire...
 ROBERT. — Pardon ; la levée est à moi : deux cent cinquante.
 MARTHE. — Vous ne m'avez pas comprise. Je dis... je dis : quarante de bésigue.
 ROBERT. — Gare à moi !

MARTHE. — Oui ! faites semblant de craindre le cinq cents !...
 ROBERT. — Je n'y mets pas de malice.
 MARTHE. — A d'autres ! Je sais votre jeu comme si je le voyais. A vous de prendre une carte. — Ainsi, vous craignez que ce Monsieur n'ait des vues intéressées. C'est peut-être arbitraire, puisque vous ne le connaissez pas. Moi non plus, du reste. Au fait, savez-vous ce que vous devriez faire ? Vous devriez prendre des renseignements.
 ROBERT (*suffoqué.*) — Moi ?
 MARTHE. — Si vous me portez intérêt.
 ROBERT. — Certainement, je vous porte intérêt. Mais vous me donnez-là une drôle de commission !
 MARTHE. — A qui voulez-vous que je m'adresse ? En qui



avoir toute confiance, dans l'isolement où je me trouve ?
 ROBERT. — Mademoiselle votre tante est tout indiquée, je crois...

MARTHE. — Dieu du ciel ! Oubliez-vous donc son caractère ! Elle ne cherche que plaies et bosses.

ROBERT. — J'en sais quelque chose, il est vrai.

MARTHE. — D'ailleurs, nous sommes brouillées à tout jamais, et elle crie partout que je ne puis vivre avec personne. Car, à présent, elle proclame que vous êtes blanc comme neige, et que tous les torts sont de mon côté. Elle vous porte aux nues !

ROBERT. — Aucune reconnaissance, moi !

MARTHE. — Vous voyez bien que c'est à vous de m'assister. Si, faute de savoir, j'allais tomber sur quelqu'un qui ne fût pas estimable ! J'en suis sûre, ça vous ferait quelque chose.

ROBERT (*avec entrainement.*) — Dites que j'en serais désolé, et si l'on vous rendait malheureuse...

MARTHE. — Soyez franc, Robert...

ROBERT (*animé.*) — Dites, Marthe. Parlez ; oui, parlez !

MARTHE. — Vous avez l'autre dame de pique.

ROBERT. — Parole d'honneur, je ne l'ai pas. Mais j'ai quatre-vingts de rois que j'oubliais de compter. (*Il les marque.*) — Vous me troublez, avec cette idée de m'envoyer aux renseignements, pour une chose pareille. Je ne peux pas ; là, vrai ! Mettez-vous à ma place. Vous dissuader ou vous encourager, m'expose à des suspicions également pénibles. Tenez, ne parlons plus de ça, je vous en prie.

MARTHE. — N'en parlons donc plus !

(*Un silence.*)

ROBERT. — Il est bien, ce Monsieur ?

MARTHE. — Pas mal.

(*Un silence.*)

ROBERT. — Mieux que moi ?

MARTHE (*l'examinant.*) — Ce n'est pas le même genre.

ROBERT. — Où l'avez-vous vu ?

MARTHE. — Je ne l'ai jamais vu. On m'a donné sa photographie.

ROBERT. — Ah ! un échantillon. C'est un mariage sur échantillon !...

MARTHE. — Voulez-vous la voir ? Voyez-la donc. (*Se levant, en posant ses cartes.*) Attendez un moment, je vais vous la chercher.

(*Elle sort de côté.*)

SCÈNE III

ROBERT, seul.

ROBERT (*après un moment.*) Quelle drôle d'idée ; mais quelle drôle d'idée de vouloir que je m'occupe de mon successeur !... Pourquoi pas le lui amener ici ? Ah ! mais je suppose qu'elle a l'intention de déménager. Elle ne peut vraiment pas implanter cet autre dans cet appartement ; lui donner ma chambre. — Elle est là, ma chambre. (*Il se consulte, écoute, puis va à une porte de côté, l'ouvre et regarde.*) Tout y est en place. C'est là que j'ai vécu des années. On travaillait, on s'encourageait à espérer la réussite, la fortune. On en déterminait le futur emploi, on en jouissait par anticipation, en des rêves si aimables !... Toute ma jeunesse est enfermée entre ces quatre murs ! Et elle va y installer cet individu ? Ah ! les femmes !... aucune délicatesse... Pauvre « ma chambre ! » (*Il referme.*) Je regrette de ne pas avoir accepté l'entrevue chez

l'avoué. On n'aurait pas remué les cendres du passé, et... (*L'ayant rentrer avec un plateau sur lequel sont une bouteille, deux verres et des biscuits.*) Qu'est-ce qu'elle apporte?

SCÈNE IV

ROBERT, MARTHE.

MARTHE. — Au secours, ça chavire.

ROBERT (*l'aidant.*) — Qu'est-ce que cela?

MARTHE. — Vous preniez quelque chose, vers quatre heures, autrefois.

ROBERT. — Vous vous l'êtes rappelé?

MARTHE. — D'autant que vous m'en avez fait contracter l'habitude.

ROBERT. — Je l'ai perdue depuis.

MARTHE (*contrariée.*) — Ah!...

ROBERT. — Je n'ai personne pour y songer, et le besoin s'en est passé.

MARTHE. — Vous ferez exception. J'aurais honte de goûter toute seule. Et puis, il est de votre temps, ce malaga.

ROBERT (*un peu troublé.*) — Les biscuits aussi?MARTHE. — Qu'est-ce que vous dites!... (*L'ayant servi.*) Tenez, voilà la photographie.ROBERT (*résigné.*) — Ah! ah!... Ah! bon! (*Il regarde la photographie, puis lui-même, à la glace, semblant comparer.*)

MARTHE. — Eh?...

ROBERT. — Peuh!...

MARTHE. — Le regard pourtant... hein?

ROBERT. — Si vous voulez. — C'est retouché du reste. — C'est à lui, ces cheveux-là?

MARTHE. — Je suppose.

ROBERT. — Informez-vous. — Au résumé : banal. — Et puis, la jambe est courte... le genou en dedans. Il faudrait le voir marcher. Vous êtes sûre qu'il n'est pas un peu bossu? (*Sur un mouvement.*) Dame! voilà bien la face; mais quel est le revers?

MARTHE. — Allons! vous le diminuez à plaisir. Après tout, chauve, bancal, bossu, qu'est-ce que ça vous fait?

ROBERT (*s'animant.*) — Beaucoup! Ça me fait beaucoup, parce que je m'inquiète pour vous. Sans doute, votre situation présente est maussade. Mais que sera-t-elle si vous vous remariez? De quel œil, le monde vous verra-t-il contracter une union tardive, à laquelle la sanction des autels fera défaut? Et si le compagnon que vous vous serez donné est un piètre compagnon? Si ses idées, ses façons heurtent votre sentiment, lui en ferez-vous aisément le sacrifice? Ou bien, ne pouvant tenir aux discussions, aux luttes intérieures, recourrez-vous à l'expédient d'une nouvelle requête en divorce? — Encore!... — Que pensera-t-on de votre caractère? Qui, autre que moi, vous plaindra, vous tendra la main, si besoin est? Enfin... — et c'est cela qui me fait surmonter la mauvaise grâce de traiter un tel sujet; quand tout, même l'amour-propre, me commande le silence! — enfin, dis-je, quelle sera l'impression de votre fils en vous voyant au bras d'un inconnu, à qui vous aurez donné la place qu'a occupée son père?MARTHE (*troublée.*) — Mon fils!

ROBERT. — L'avez-vous oublié?

MARTHE (*s'animant.*) — N'est-ce pas lui qui me pousse à chercher un appui au dehors, puisqu'il me refuse le sien, dans l'avenir, puisqu'il m'abandonne et qu'il s'embarque?...

ROBERT. — Loin de l'accuser, plaignez-le plutôt!... Tenez : je voulais vous épargner le chagrin de savoir la raison de sa détermination, mais...

MARTHE. — Il vous l'a dite?

ROBERT. — A moi?... A un père qu'un jugement a publiquement déconsidéré? Non! D'ailleurs, son équité lui eût paru fléchir, en m'accordant de préférence, une confiance qu'il veut nous devoir également. Mais, il s'en est ouvert à son parrain qui me l'a répété... Eh bien! si Jacques aspire à s'éloigner, à s'expatrier, c'est qu'il souffre de nos dissensions; c'est qu'il ne veut pas avoir à prononcer entre nous et qu'en se comparant à ses camarades, il a l'humiliation de ne pas se sentir dans une condition ordinaire; de n'être pas un enfant comme celui de tout le monde enfin!

MARTHE. — Ah! Robert!... vous m'accablez!

ROBERT. — Pardon! J'aurais dû me taire.

MARTHE (*très simple.*) — Non. En sa rancune, ma tante a

raison; c'est moi qui ai tort, envers Jacques, envers vous; envers moi plus encore. Vous m'ouvrez les yeux et je me repens. Hélas! c'est trop tard! J'ai perdu le droit d'invoquer le passé. Il est mort, emportant les sentiments que j'ai méconnus. Mais si je ne puis plus faire appel à un reste d'affection, laissez-moi me réclamer de votre générosité : délivrez Jacques du chagrin qui attriste sa jeune âme; rendez-lui sa mère... reprenez-moi. Ah! reprenez-moi, Robert; je me tiendrai dans l'ombre, à vos côtés; je ne vous gênerai pas...

ROBERT (*l'interrompant.*) — Marthe!... Le jour où le parrain de Jacques m'a édifié, je me suis mis en chemin pour vous dire cette même phrase : « Pour lui, reprenez-moi. » Pourtant, je n'ai pas poursuivi ma route...

MARTHE. — Pourquoi?

ROBERT. — Parce que... ça ne se peut plus.

MARTHE. — ... Oui! A vous aussi l'isolement a pesé; vous vous êtes créé des liens...

ROBERT. — Ce n'est pas cela.

MARTHE. — Qu'est-ce alors?

ROBERT (*après hésitation.*) — ... Vous le saurez plus tard.

MARTHE. — Je vous supplie!...

ROBERT. — Eh bien!... je prêterais à des commentaires diminuants... fâcheux pour vous-même. J'aurais l'air de rechercher un meilleur état de fortune.

MARTHE. — Vous êtes ruiné?

ROBERT. — Les choses ne sont pas à ce point. Mais le partage de l'avoir commun a privé l'usine d'une partie des fonds nécessaires à sa prospérité. J'ai lutté sans succès. Aujourd'hui, il faut passer la main, céder l'entreprise. Rassurez-vous, toutefois. Il me restera une position décente qui suffit à mes goûts, et...

MARTHE (*s'animant.*) — Mais je n'ai rien qui ne me vienne de vous! Et je continuerais d'être riche quand vous vous réduisez?... Voilà ce que j'ai fait!...

ROBERT. — Madame!...

MARTHE. — Ah! Robert!... Si vous m'aviez battue!.. Nous n'en serions pas là! Mais, quels que soient mes torts, vous ne pouvez me condamner à l'ingratitude. Au nom de Jacques, dans son intérêt même, je réclame que vous disposiez de ce dont vous m'avez gratifiée. Il faut que vous gardiez l'usine. Tenez : si je n'ai pas su rester votre femme; si je ne mérite pas d'être votre amie,



supportez-moi du moins comme commanditaire... Robert (*très simple.*) ... Je vous demande pardon.

ROBERT (*troublé.*) — Taisez-vous!...

MARTHE. — Non?...

ROBERT. — Prenez un chapeau et venez.

MARTHE. — Où?

ROBERT (*lui tendant la main.*) — Chercher ton fils!...

(Rideau.)

ÉDOUARD CADOL.

(Illustrations de J. de Mencina-Kresq.)

CHARLES DELORT



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

PRENEZ GARDE A LA PEINTURE !

Ayuntamiento de Madrid



Bar
A. Erhard

VERS la fin d'une journée de juin, M. et Madame Lemadié attendaient tranquillement l'heure du dîner dans leur jardin, devant la maison.

M. Lemadié lisait son journal, que de temps à autre il commentait à voix haute, et Madame Lemadié travaillait à une tapisserie au petit point.

« Où est donc Jeanne ? interrogea madame Lemadié, allongeant la main vers sa corbeille à ouvrage et sortant du fatras de ses échelons un brin de soie écarlate.

— Ta fille ? » dit M. Lemadié.

Il se tourna sur sa chaise, désigna d'un regard oblique une des extrémités du jardin.

« Tiens, dit-il, la voilà là-bas, la lance à la main, en train d'arroser. »

Il n'avait pas fini de parler, que de la rue partait un cri, accompagné d'un juron formidable ; puis, aussitôt, s'élevaient les interpellations furieuses d'une deuxième voix.

« Qu'est-ce qu'il y a ? fit M. Lemadié, lâchant son journal ; qu'est-ce qui est arrivé ? »

Il se levait pour aller voir. Un vigoureux coup de timbre sonné à sa porte, suivi immédiatement de deux autres coups retentissants, lui fit hâter le pas.

Ayant ouvert, il se trouva en présence de deux messieurs, l'un âgé d'environ vingt-cinq ans, l'autre, un bon gros papa, de mine opulente, aux cheveux grisonnants, qui, trempé de la tête aux pieds, se tamponnait de son mouchoir avec vigueur.

Véritablement le jeune homme avait pris la parole, éclatait en reproches exaspérés. Inonder son oncle de la sorte !... Et comme à plaisir !... en pleine figure !... Par un jet d'une violence !...

M. Lemadié balbutiait des excuses, piétinait sur lui-même, tournait entre ses doigts son chapeau de paille d'un air stupide, répétait d'une voix hébétée : « C'est bien désagréable... bien désagréable... » Et le jeune homme repartait, furibond : « Vraiment, oui, bien désagréable, » et plus d'un ne prendrait pas la chose aussi pacifiquement que son oncle. Dans une irritation croissante, il continuait à apostropher le pauvre homme planté devant lui, muet à présent, le regard désolé, lui criant qu'il ne comprenait pas qu'on fit si peu attention aux gens qui passaient dans la rue, que c'était une indignité, en revenant toujours à cette avalanche d'eau subite, formidable.

« Non, mon oncle, non, je ne me tairai pas ! Mais regardez-vous donc ; voyez dans quel état vous êtes ! »



Celui-ci, en effet, présentait un aspect lamentable : son faux-col n'était plus qu'un bourrelet de linge informe, sa cravate de satin noir, toute de travers, lui remontait dans le cou ; les soies de son chapeau, rayées de larges balafres poilues, se hérissaient çà et là comme de monstrueuses chenilles. Son gilet, son pantalon lui collaient au corps ; il pleuvait de toute sa personne, des hanches, des coudes, des épaules.

Mais Jeanne arrivait. Alors, d'un ton courroucé, son père lui lança :

« Contemple ce que tu as fait, petite malheureuse ! »

Elle leva les yeux, un soupçon de sourire aux coins des lèvres, quand soudain elle demeura bouche bée, immobilisée par la stupeur. Sa petite frimousse était si drôle, toute sa petite personne si gentille, avec ses cheveux ébouriffés, son corsage en linon écru, fleuri d'une branche de seringas, et sa jupe plissée, découvrant deux pieds minuscules chaussés de mignons souliers, que la victime et l'impétueux neveu de la victime furent désarmés sans coup férir.

« Ne vous désolerez pas, mademoiselle, dit l'oncle ; on n'a pas tous les jours l'honneur d'être douché par une aussi jolie doucheuse. »

Elle rougit extrêmement, voulut répondre un mot, mais une envie de rire irrésistible l'avait saisie à la gorge, et, pour ne pas éclater, elle se sauva à toutes jambes.

M. Lemadié cependant commençait à reprendre ses esprits, trouvait une phrase pour exprimer ses regrets. Tout à coup il lui venait à l'idée de proposer à l'infortuné submergé de changer de linge et d'effets, et il insistait avec tant de bonhomie, tant de cordialité, que son offre, d'abord repoussée, finalement était acceptée.

Dix minutes après, l'oncle Thibaut, complètement séché, un peu à l'étroit dans ses vêtements d'emprunt, mais ragaillard par deux verres de marsala, prenait congé de la famille Lemadié.

« Pressons le pas, dit-il à son neveu ; ta mère doit être inquiète. »

Ils marchaient sans parler une trentaine de mètres, puis, brusquement, Thibaut prononçait :

« Sais-tu à quoi je pense ? Eh bien ! je te voudrais pour femme une petite comme cette petite fille. Elle est charmante, et le vin du papa est fameux. »

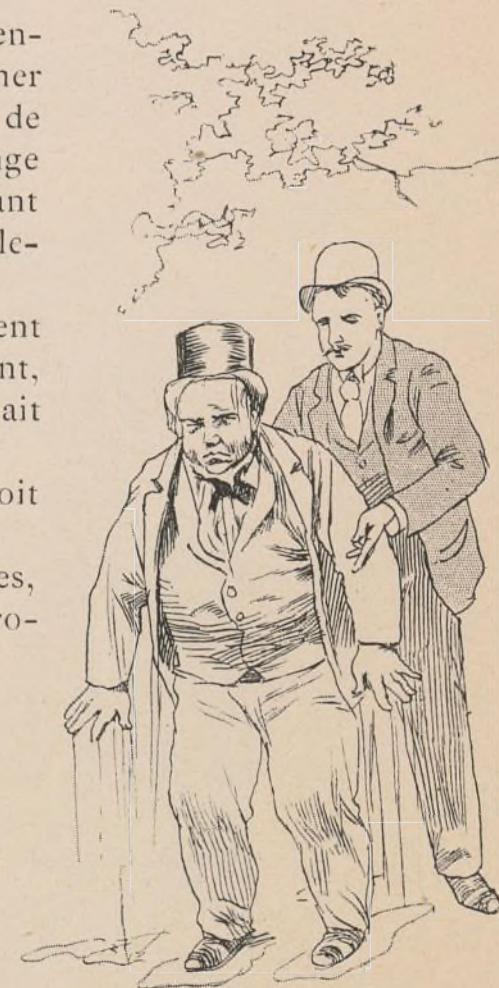
Marcel ne soufflait mot, et il reprenait :

« Avoue qu'elle est charmante, et que tu ne serais pas à plaindre, hein, mon gaillard ? »

— Peste ! mon oncle, quel enthousiasme ! C'est l'eau dont elle vous a aspergé qui vous fait prendre feu de la sorte ? Ou bien le vin du papa ?... »

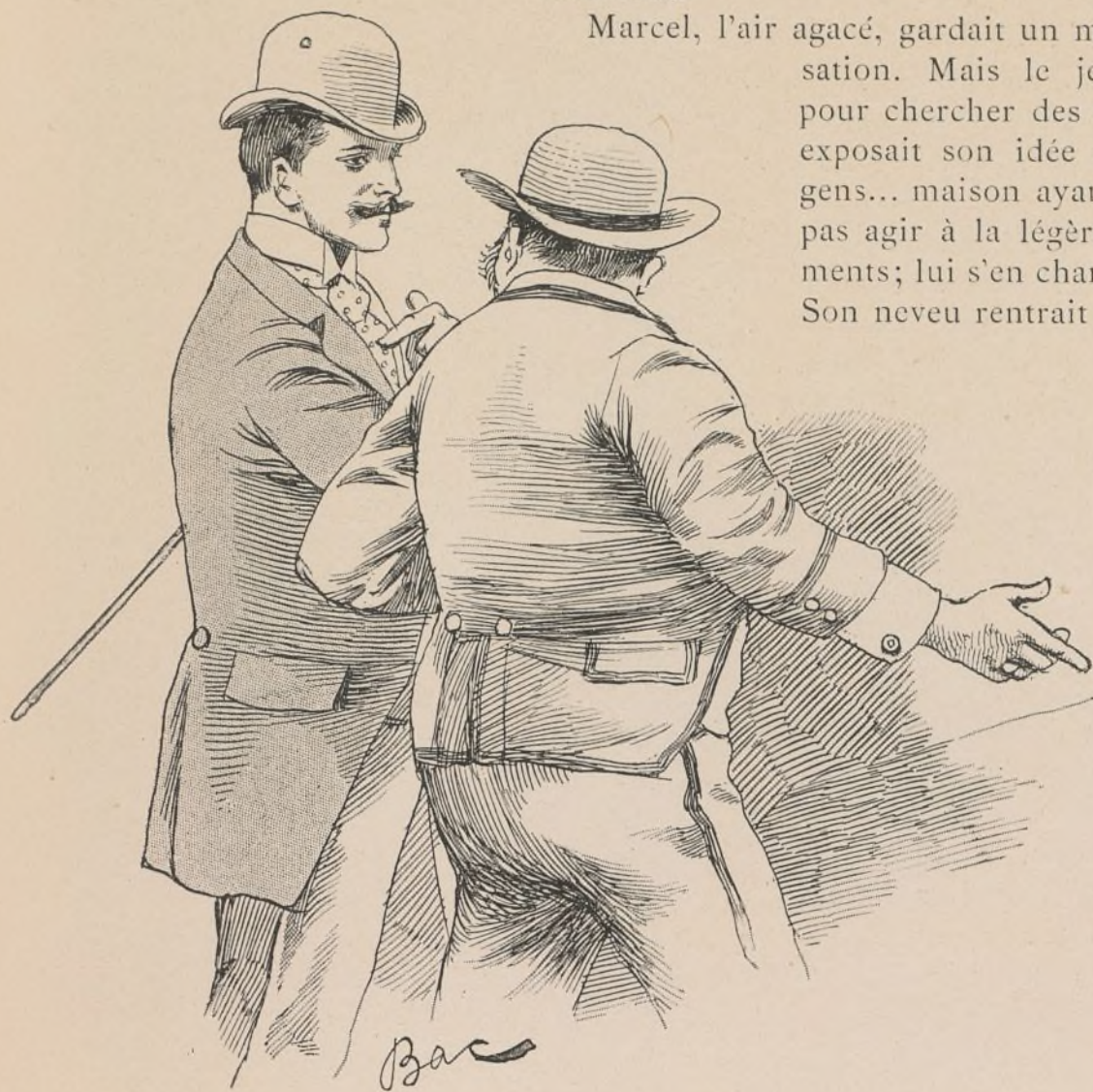
Thibaut allait riposter, lorsque, au tournant de la rue, apparaissait Madame Filhol, sa belle-sœur, venue au-devant d'eux, anxieuse de leur retard. Marcel racontait le fâcheux incident, et l'oncle concluait gaiement que, pour lui, il était loin d'être fâché de cela... très loin. En même temps, il clignait de l'œil du côté de son neveu, sans consentir à s'expliquer davantage.

On arriva, on se mit à table. La douche avait développé son appétit : il dévora. Au dessert,



devenu bavard, très entraîné, les coudes sur la table — car il était un peu commun, l'oncle Thibaut — il commença de parler des Lemadié, questionna longuement sur eux sa belle-sœur. Mais Madame Filhol ne savait rien. A Chatou, nul ne se voyait; on ne *voisinait* pas. Elle se rappelait avoir entrevu la jeune personne dans son jardin, deux ou trois fois au marché avec la maman et la bonne; voilà tout.

Marcel, l'air agacé, gardait un mutisme sévère, et l'oncle changeait de conversation. Mais le jeune homme étant monté dans sa chambre pour chercher des cigares, vite, en phrases rapides, écourtées, il exposait son idée: « Jeune fille adorable... parents excellentes gens... maison ayant un *air cossu* ». Sans doute, il ne prétendait pas agir à la légère; il faudrait d'abord prendre des renseignements; lui s'en chargeait; et si, comme il en était certain d'avance... Son neveu rentrait avec la boîte de cigares; il n'acheva point, posa



vivement un doigt sur sa bouche, en signe de discrétion. Presque au même instant, un éternuement formidable fit sonner les vitres de la salle.

« Mon oncle, déclara Marcel avec le plus beau sang-froid, vous vous enrhumiez. »

— C'est poss... »

Un deuxième éternuement trancha le mot par le milieu, et Thibaut, se plongeant dans son mouchoir, y étouffa coup sur coup deux autres détonations nasales. Mais son excellente humeur n'en fut point altérée; il continua de plaisanter, tout en fumant. Quand la bonne des Lemadié lui

rapporta ses vêtements, il mit la main à la poche, en tira une pièce de cent sous. « Tenez, ma fille, voilà pour vous. Et vous présenterez mes compliments à vos maîtres; ne l'oubliez pas. »

La semaine suivante, il reprenait, en compagnie de son neveu, le train de Chatou. Comme ils passaient devant la propriété des Lemadié, Thibaut s'arrêta tout à coup, sonna d'une main ferme. Au mouvement de Marcel, il se tourna vers celui-ci, déclara :

« Si ça t'ennuie, mon garçon, tu peux continuer ton chemin. Moi, tu le comprends, je dois une visite de remerciement. »

— Pour votre rhume de cerveau ?

— Parfaitement, » articula Thibaut, très placide.

La porte venait de s'ouvrir, et Jeanne se montra, plus gentille, plus affriolante encore que la première fois. Par politesse, Marcel suivit son oncle.

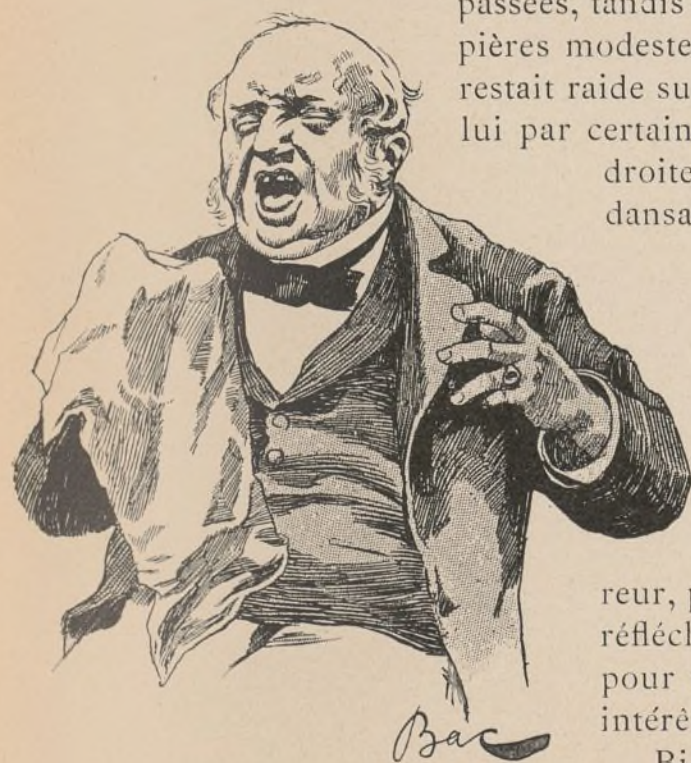
Ce furent aussitôt des bonjours sympathiques, des poignées de main chaleureusement échangées; puis, vivement, les chaises apportées autour de la table, le marsala débouché, les verres emplis.

La conversation s'engageait, et Thibaut prononçait le mot de son ami Chevalet, un gros commissionnaire en marchandises, qui, du temps que M. Lemadié était dans la bijouterie, s'était trouvé en relations avec celui-ci. Et l'ancien commerçant, enchanté de ce rapprochement inopiné, entamait à son tour l'éloge de ce brave Chevalet, se lançait dans le récit des affaires

passées, tandis que Jeanne écoutait, les paupières modestement baissées, et que Marcel restait raide sur sa chaise, l'œil tiré malgré lui par certaine petite mèche blonde, là, à droite, tout contre l'oreille, qui dansait sous la brise et ne pouvait demeurer en repos.

Ce même soir, l'oncle Thibaut avait avec sa belle-sœur un long colloque mystérieux, qui, à en juger par la vivacité, par les gestes, par toute la mimique du discoureur, par la physionomie attentive, réfléchie de l'écouteuse, devait être pour tous les deux du plus haut intérêt.

Bientôt Madame Filhol se liait avec les Lemadié, et monsieur son fils, fort récalcitrant dans les premiers temps, s'accoutumait peu à peu à l'accompagner chez leurs voisins, finissait par y passer sans elle des soirées entières, ce qui mettait dans les yeux de l'oncle, tout au





fond de ses yeux plissés malicieusement, certain sourire qui signifiait bien des choses.

Jeanne et lui étaient devenus une paire d'amis. Dès qu'il paraissait, elle accourait, les deux mains tendues, la mine épanouie, et lui ne se gênait point pour l'embrasser rondement, en brave homme d'oncle qui connaît l'avenir.

Ce fut le douze septembre que Madame Filhol demanda pour son fils Marcel la main de Mademoiselle Jeanne Lemadié. Personne ne fut surpris : depuis quelques semaines on savait à quoi s'en tenir.

Le soir même, la table réunissait la famille dans le jardin, au pied de la terrasse. La soirée, très douce, avait de molles brises, imprégnées d'effluves odorants ; au ciel, d'un bleu foncé où pointait çà et là l'or scintillant des premières étoiles, un bout de lune jetait sa lueur pâle. Sur la nappe, le café fumait dans les tasses, et les projets d'avenir heureux roulaient gaiement, se succédant les uns aux autres sans interruption.

« Ma nièce, dit l'oncle Thibaut, un tour de jardin tous les deux, hein ? »

Il glissa sous son bras le bras mignon de Jeanne, et quand ils furent parvenus à l'endroit d'où était parti le jet furieux de la lance, il arrêta la jeune fille, prononça : « Si pourtant je ne m'étais pas trouvé de l'autre côté de cette grille, il y a trois mois ? »

— Ah ! mon oncle, dit Jeanne, pourquoi rappeler cette méchante histoire ? M'en voulez-vous donc encore ?

— Je ne vous en ai jamais voulu, chère enfant ; je savais bien que vous ne l'aviez pas fait exprès.

— Oh ! pour ça, non, mon oncle, répliqua-t-elle étourdiment, ce n'était pas vous que je visais.

— Visiez ?... fit Thibaut interloqué. Mais alors ?

— C'était lui, avoua Jeanne à mi-voix, un peu honteuse du secret qui lui était échappé. »

Et comme Thibaut l'interrogeait du regard :

« Il y avait longtemps que... que je l'avais remarqué, que je faisais tout ce que je pouvais pour que lui aussi... me... remarquât ; mais jamais... jamais il ne m'honorait du plus petit coup d'œil.

— L'imbécile !

— N'est-ce pas ?... Or, ce jour-là, je me sentais plus malheureuse, plus désespérée... et voici que tout à coup je l'ai aperçu avec vous. Alors... je ne sais plus ce que j'ai éprouvé, j'ai pensé : « Ah ! tu ne veux

pas faire attention à moi !... eh bien ! je t'y « forcerai !... » Et v'lan !... j'ai dirigé la lance sur lui. Seulement... j'étais si émue... si troublée...

— Que c'est moi qui ai gobé la douche ! Sapristi ! si j'avais su ça plus tôt ? »

Elle le dévisagea de ses deux yeux malins, questionna effrontément :

« Eh bien ? »

— Comment, eh bien ?... Mais je ne me serais pas occupé de votre mariage, mademoiselle !

— Vous ? fit-elle, la physionomie et la voix incrédules. Allons donc, mon oncle ! Je vous connais. Vous êtes trop bon pour faire jamais le malheur de personne ; et puis, ajouta-t-elle, si câline que Thibaut se sentit remué avant qu'elle eût parlé, vous aviez deviné, n'est-ce pas, que vous auriez en la petite Jeanne une petite nièce qui vous aimerait et vous soignerait mieux que n'importe quelle autre ? »

A. ERHARD.

Bar